

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.-U., \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avais.

Vol. XIII.

No. 21.

JEUDI, 25 MAI 1882

Prix du numéro : 7 centims.—Annonces, la ligne : 10 centims
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

AVIS

L'administration de *L'Opinion Publique* fait appel aux abonnés retardataires et les prie de payer ce qu'ils doivent dans le plus bref délai. Elle regretterait d'user de sévérité à l'égard de ceux qui ne répondraient pas à cet appel. Les améliorations qui ont été faites à ce journal ont demandé et demandent tous les jours beaucoup de dépenses. Les abonnés en tiendront compte à l'Administration, elle ose l'espérer. *L'Opinion Publique* est une publication nationale qui mérite d'être encouragée. Ses nouveaux propriétaires feront tous les efforts possibles pour répondre au désir de tous ceux qui leur donneront leur patronage. Rien n'est changé quant aux conditions d'abonnement : Pour le Canada, \$3.00 par an ; pour les États-Unis, \$3.50.

S'adresser à la CIE LITHOGRAPHIQUE BURLAND, Bureaux de *L'Opinion Publique*, 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

L'INSTITUT ROYAL.

Aujourd'hui même se réunit à Ottawa l'Institut Royal, fondé par Son Excellence le Gouverneur-Général. Nous devons savoir gré à Lord Lorne de cette nouvelle preuve de l'intérêt qu'il porte à notre pays et l'en remercier hautement. C'est le plus puissant encouragement que les sciences et la littérature canadiennes aient été l'objet.

L'illustre compagnie dont nous faisons connaître la composition plus loin, a été exposée dès sa naissance à d'assez vives critiques. On devait s'y attendre. Il est impossible de composer une assemblée de ce genre de façon à contenter tout le monde, sans froisser quelques amours-propres. Ces critiques, heureusement, ne sauraient atteindre Son Excellence, qui n'a pu faire le choix des membres de l'Institut que par l'intermédiaire de quelques officiers de cette institution.

Dans la section de la littérature française, nous trouvons la majorité de nos meilleurs littérateurs, et nous sommes heureux d'y saluer MM. Chauveau, Casgrain, Fabre, Fréchette, Lemay, Bégin, Faucher de St. Maurice, F. Marchand, Marmette, Routhier, Dunn, Tassé, Sulte, etc., qui, à des titres bien divers, les uns à cause de leurs œuvres aussi fortement écrites que fort bien pensées, les autres à raison de l'utilité de leurs travaux qui n'ont cependant aucun cachet littéraire, comme par exemple le dictionnaire généalogique de M. l'abbé Tanguay, méritaient la distinction que leur a conférée le Gouverneur-Général. Nous ne pouvons nous empêcher de manifester la surprise que nous a causé la présence de M. Lemoine dans l'illustre assemblée. Quoi ! lui, vice-président de la section de la littérature française ! Mais il a presque toujours écrit en anglais si cela peut s'appeler de l'anglais. Lorsqu'il s'est mêlé d'écrire dans une autre langue comprise des Français, à cause de sa vague ressemblance avec la nôtre, les philologues ont déclaré que c'était un idiôme inconnu. On lui reproche d'avoir beaucoup compilé les écrits des meilleurs écrivains pour donner du relief aux siens. Si ce sont les collaborateurs, malgré eux, de M. Lemoine que l'on a voulu couronner, nous n'avons qu'à nous incliner devant leur mérite.

Il est fâcheux que l'on ait limité à vingt les sièges réservés aux littérateurs français. On ne verrait en dehors de l'Institut Royal des hommes de la valeur de Mgr Taché, MM. J.-C. Taché, Alfred Garneau, Buies, qui sont incontestablement des écrivains plus marquants que la moitié des membres de la section de la littérature. C'est l'Institut qui souffre le plus de leur absence, et ils lui manquent, toutes proportions gardées

—comme Pascal, Molière, Bourdaloue, de la Rochefoucauld, ont manqué à la gloire de l'Académie Française.

Ces légères restrictions faites, nous félicitons les membres de l'Institut Royal, et nous disons à ceux que cela concerne : Messieurs les Académiciens, de par le roi, rappelez-vous que votre nouveau titre, comme noble oblige, et faites-nous maintenant des chefs-d'œuvre.

Voici la liste complète des membres de l'Institut Royal :

LITTÉRATURE FRANÇAISE, HISTOIRE, ETC., ETC.

1. M. l'abbé Bégin, D.D.—auteur de "l'Infaillibilité des Papes ; Études sur la Bible."
2. Napoléon Bourrassa—"Jacques et Marie."
3. M. l'abbé Casgrain, docteur ès-lettres—"Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec," et de plusieurs autres ouvrages.
4. Hon. P. J. O. Chauveau, L.L.D., docteur ès-lettres, officier de l'instruction publique—"Charles Guérin."
5. Paul de Cazes—"Notes sur le Canada."
6. Oscar Dunn—"Discours de journalisme ; Glossaire canadien-français."
7. Hon. Hector Fabre—"Chroniques."
8. Faucher de St. Maurice, M.P.P., chevalier de la Légion d'Honneur, de la Société des gens de Lettres de France—auteur de "Québec à Mexico ; Promenade dans le Golfe St-Laurent."
9. L.-H. Fréchette, L.L.D., lauréat de l'Académie Française—"Mes loisirs ; Fleurs boréales, etc."
10. M. J. Lemoine—"L'Album du touriste ; les Oiseaux du Canada."
11. P. Lemay—"Evangeline ; le Pèlerin de Sainte-Anne."
12. J. Marmette—"François de Bienville ; l'Intendant Bigot ; le Chevalier de Mornac."
13. Hon. M. Routhier, docteur ès-lettres—"Causeries du Dimanche ; A travers l'Europe."
14. M. Benjamin Sulte—"Les Laurentiennes ; l'Histoire des Trois-Rivières."
15. M. l'abbé Tanguay—"Dictionnaire généalogique."
16. Joseph Tassé, M.P.—"Canadiens de l'Ouest."
17. M. l'abbé Verreau.—Plusieurs mémoires sur l'histoire et l'archéologie.
18. Napoléon Legendre—"Echos de Québec ; A mes enfants ; Histoire de notre constitution ; Vie de l'Albani."
19. Hon. F.-G. Marchand, M.P.P., officier de l'instruction publique de France—"Les Faux Brillants" comédie en cinq actes et en vers.
20. M. l'abbé Bois.

LITTÉRATURE ANGLAISE

1. Prof. Goldwin Smith, M. A.
2. Very Rev. Principal Grant, D. D. Queens College, Kingston—"Ocean to Ocean."
3. William Kirby—"Le Chien d'Or ; Canadian Idylls."
4. Charles Lindsay—"Life and Times of W. L. Mackenzie ; Rome in Canada."
5. Evan MacColl—"The Mountain Minstrel Classachann—Beann ; Poems and Song in Gaelic."
6. A. Todd, C.M.G., L.L.D.—"The Practice and Privileges of the two Houses of Parliament ; Parliamentary Government in England ; Parliamentary Government in the Colonies."
7. R. Maurice Bucke, Med. Supt, of Asylum for Insane, London, O.—"Man's Moral Nature ; Walt Whitman ; A Study."
8. Rev. J. Clark Murray, L.L.D.—"Ballads and Songs of Scotland ; An Outline of Sir W. Hamilton's Philosophy."
9. Daniel Wilson, L.L.D., F.R.S., President of University College, Toronto—"Prehistoric Annals of Scotland ; Chatterton ; A Biographical Study."
10. John L'Espérance—"The Creole ; The Bostonnais."
11. Rev. Prof. Lyall, L.L.D., Dalhousie College—"Intellectual Emotions and Moral Nature."
12. George Stewart, jr.—"Evening in the Library ; Canada under the administration of the Earl of Dufferin."

13. George Denison, B.C.L.—"A History of Cavalry from the earliest times."
14. Rev. Aeneas M. D. Dawson—"Pius IX and his Time ; Essays on interesting periods of Scottish History, &c."
15. Prof. Watson, M.A., L.L.D., Queens Un. Kingston—"Kant and his English Critics."
16. G. Murray, B.A., Senior Classical Master, High School, Montreal—"Verses, Original and Translated."
17. John Reade—"The Prophecy of Merlin and other Poems."
18. Charles Sangster—"The St. Lawrence and the Saguenay and other Poems ; Hesperus and other Poems ; Lyrics."
19. Prof. G. Paxton Young, University College, Toronto—"Critique on the Philosophy of Sir W. Hamilton ; Solution of Algebraical Equations of the higher degrees in the solvable cases."
20. John George Bourinot—"Gentlemen Adventurers in Acadia ; National Development of Canada ; Intellectual Development of the Canadian People," &c., &c.

SECTION DES SCIENCES.

1. C. Baillargé—"Geometry."
2. C. H. Carpmuel, M.A., Supt. of Meteorological Service of Canada—"Mathematics."
3. Prof. Chapman, Ph. D., L.L.D., University College—"Chemistry ; Mineralogy ; Crystallography."
4. E. Deville, F.R.A.S.—"Geometry and Astronomy."
5. Sandford Fleming, C.M.G., C.R.—"Geography ; System of Standard Line."
6. Prof. Girdwood, M.D., McGill College—"Chemistry and Toxicology."
7. Rev. J. Hamel, D.D., Rector of Laval University—"Physics and Mathematics."
8. C. Hoffman—"Geological Survey ; Chemistry."
9. Prof. B. J. Harrington, McGill College—"Chemistry ; Lithology."
10. T. Sterry Hunt, officier de la Légion d'Honneur, L.L.D., F.R.S.—"Chemistry ; Physics."
11. Prof. Johnson, M.A., L.L.D.—"Physics, Astronomy."
12. Prof. T. London, M.A., University College—"Physics ; Mathematics."
13. T. Macfarlane, Mining Engineer—"Chemistry ; Lithology."
14. Prof. McGregor, M.A. D.S. F.R. S.E., Dalhousie College—"Physics."
15. Prof. W. F. Dupuis, M.A. T.R.S., Queen's College—"Chemistry ; Mathematics."
16. H. A. Bayne, Military College, Kingston.
17. Prof. Hamel, Ph. D., Victoria College O.—"Natural Sciences ; Chemistry."

GÉOLOGICAL ET BIOLOGIE.

1. L. W. Bailey, M.A. Ph. D.—"New Brunswick University."
2. R. Bell, M.D., C.E., F.G.S.—"Geological Survey."
3. Principal Dawson, C.M.G., L.L.D., F.R.S., McGill College.
4. G. M. Dawson, D.S.A.R.S.M., F.G.S.—"Geological Survey."
5. Edwin Gilpin, M.A., F.G.S.
6. Rev. D. Honeyman, D.C.L., D.D.
7. Rev. Prof. Laflamme, docteur ès-sciences Laval University.
8. G. F. Mathew.
9. A. R. Selwyn, L.L.D., F.R.S., F.G.S., Director of the Geological Survey.
10. F. Bernard Gilpin, M.D., M.R.L.S.
11. John Jones, F.L.S.
12. Prof. Lamson, Ph. D., L.L.D., Dalhousie College.
13. Prof. Macoun, F.G.S., M.A., Albert College.
14. W. Osler, M.D.
15. D. N. Saint-Cyr.
16. W. Landers.
17. Y. F. Whiteaves, F.G.S., Geological Survey.
18. Prof. Ramsay Wright, M.A., B.C.L., Toronto University.
19. Geo. Barnston.

LA RÉVOLUTION EN ITALIE

DANS LES BRUMES DE L'ALLEMAGNE

Au fond d'une baie célèbre, à deux milles dans la mer, s'élève un rocher de granit cher à tout cœur français. Jeté comme un fort avancé sur les côtes de la Bretagne et de la Normandie, il a vu bien des fois passer à ses pieds l'ennemi six fois séculaire de la France ; il n'a jamais eu la honte d'être escaladé par lui. Et pendant la conquête romaine, et pendant les troubles du Moyen âge, et dans les invasions des Barbares modernes, il est resté vierge de la domination étrangère. C'est que là, plus que partout ailleurs peut-être, la France catholique se montre telle que nous la voyons dans les pages d'or de son histoire, telle que nous aimons à la rêver dans l'avenir : chrétienne et militaire. Une basilique et un couvent dominant en effet ce rocher de granit, et au-dessous se voient encore les murs épais d'une citadelle imprenable. Ce rocher, c'est le Mont Saint-Michel qu'a chanté Paul Féval et vers lequel, j'aime à le croire, Jacques Cartier et ses marins durent jeter un dernier regard en quittant Saint-Malo.

Ce ne serait point ici le lieu de tenter une description de cette masse granitique ; je ne l'oserais d'ailleurs après que la plume artistique du romancier breton en a reproduit toutes les échancrures et peint toutes les nuances. Mais j'ai été témoin, sur cette rive trop délaissée du touriste canadien, d'un spectacle qui rend bien aux yeux de l'imagination l'effet produit sur l'esprit par la philosophie allemande.

C'était le matin ; le ciel était couvert de ces gros nuages sombres et grisâtres de la Bretagne qui se reflètent si souvent dans les écrits de ses Lamennais, de ses Châteaubriand et de ses Paul Féval ; la mer s'était voilée, elle aussi, et les brumes mouvantes et épaisses cachaient entièrement à ma vue le pied du rocher. Seule, suspendue sur l'abîme, apparaissait la basilique immense avec sa tour gothique et la statue d'argent qui la domine. Dans le demi-jour où le spectateur et l'église étaient tous les deux plongés, l'œil ne voyait que des formes assez vagues se dessiner devant lui, mais déjà, cependant, la longueur du monument vu de profil, les découpures des fenêtres ogivales et la hauteur des murs, révélaient une construction gigantesque. Le dirai-je ? mon cœur battait comme au récit d'un poème héroïque, et je ne craignais qu'une chose, c'était de voir s'évanouir aux premiers rayons du soleil cette vision du beau et du grand, dans laquelle le crépuscule avait bercé mon matin, et qui ressemblait tant à ces rêves de poésie dans lesquels nos mères aiment à endormir notre enfance, et dont hélas ! la jeunesse ne nous prive que trop tôt. Le riant soleil de juin se leva et, en éclairant le rocher solitaire, ne fit qu'ajouter à ses charmes.

Voyageur dans le monde des systèmes de philosophie, l'esprit se sent tout d'abord mal à l'aise en face des expressions étranges et des mots barbares dont les philosophes nuageux de l'Allemagne ont jugé bon de voiler comme d'une brume leurs idées étranges. Quel est l'ancien élève de philosophie qui ne frémit encore d'épouvante aux seuls noms de Kant, Fichte, Schelling et Hegel ? Quel est celui qui ne se rappelle les maux de tête et peut-être les cheveux blancs dont il est redevable aux *Moi* et *Non-Moi*, au *Devenir* à l'*Idee*, l'*Absolu* et à tous les termes métaphysiques employés par ces propagateurs de l'ennui transcendantal ?

Et cependant, quand l'esprit est parvenu à percer ces brumes épaisses qui enveloppent l'idéalisme, il ne peut pas se défendre d'un sentiment d'admiration et d'enthousiasme à la vue de ce monument gigantesque. Là en effet, disposées avec une inexorable méthode et sous la même idée-mère qui d'ailleurs se retrouve partout, sont entassées toutes les pierres qui entrent dans la construction de l'édifice du savoir humain. La nature et l'esprit, Dieu et l'homme, l'histoire de l'humanité et celle de la philosophie, l'histoire des Religions et celle des États, la liberté et le bonheur, et enfin l'art, la religion et la science, tout autant de colonnes dont l'élégante architecture et la disposition harmonieuse vous frappent tout d'abord, vous captivent et vous entraînent. Mais soudain quelle déception et quel désenchantement ! en parcourant les nefs spacieuses de ce temple, vous avez voulu en reconnaître les bases et vous avez dû constater qu'il n'en est d'autre que le néant, ... *le pur néant*, vous en avez recherché l'essence et vous avez vu se dresser devant vous un *panthéisme athée*, gros de toutes ses conséquences immorales et impies. L'esprit humain se replie alors sur lui-même comme après une nuit agitée par des songes, et à la lumière du bon sens plus encore qu'à celle de la philosophie, il appelle ce système de son vrai nom, de château en Espagne, *castle in the air*, disent les Anglais, et il taxe Hegel, qui en fut l'architecte et qui eût pu, par son génie, aspirer à être le saint Thomas du XIX^e siècle, d'en avoir été le missionnaire et le "bateleur de la pensée."

Dans la nature telle que Dieu l'a faite et telle que le génie d'hommes religieux l'ont vue et perfectionnée, au Mont Saint-Michel, le manque de solidité n'est qu'apparent ; en réalité, c'est une masse de granit immuable

au milieu des flots, et au sommet une basilique presqu'aussi imposante, appelée la "huitième merveille du monde." Dans l'œuvre de l'homme, qui veut se faire créateur et tout mesurer d'après sa propre raison, toute solidité n'est qu'apparente, et la réalité, c'est l'abîme de l'absurde creusé à des profondeurs insondables.

Beaucoup d'esprits se sont laissés prendre au brillant de ce système. Que des Anglais, fatigués de se débattre dans les marécages du matérialisme de Locke ou découragés de l'inutilité des efforts faits pour les philosophes écossais pour les en arracher, se soient lancés sur les pas d'un Coleridge, d'un Th. Carlyle ou d'un Morell à la suite des philosophes allemands, et aient tenté avec eux l'ascension de l'idéalisme ; que des Français même, des longtemps préparés à l'admission de ces principes par les théories dangereuses d'un Descartes et d'un Malbranche, aient prêté une oreille complaisante au récit de ces songes faits par Vacherot ou chanté par la voix sentimentale de Renan, il n'y a rien là-dedans qui doive nous surprendre. Des naufragés s'attachent à la planche la plus légère, pourvu qu'elle leur offre la moindre chance de salut.

Mais, il faut l'avouer, ce n'est pas sans étonnement que l'on voit la tête longue d'un Italien s'accommoder d'un oreiller fait pour la tête ronde et aplatie d'un Prussien, et son imagination se repaître d'un même rêve. "Nul plus que moi, nous dit V. Gioberti, n'apprécie le caractère national, la science variée et spécialement l'érudition des Allemands... Mais j'ajoute franchement que je ne les crois point capables d'être nos maîtres ni en religion, ni en philosophie. Et cela, parce qu'ils n'ont plus ni l'une ni l'autre." Contradiction effrayante ! celui même qui avait écrit ces paroles devait, par le rationalisme contenu dans ses œuvres posthumes, préparer les esprits à recevoir ces doctrines de l'Allemagne ! Mais il est mort ainsi que le pieux et zélé abbé Rosmini, qui l'aida malheureusement dans cette œuvre : laissons leurs cendres en paix et ne parlons que des vivants.

Il y a deux professeurs qui ont pris à tâche de soumettre au joug doctrinal de l'Allemagne l'Italie arrachée par les armes de la France à son joug politique. L'un est Bernard Spaventa, professeur à l'Université de Naples. Disciple de Hegel et comme tel idéaliste absolu, il ne voit dans la philosophie que le développement de l'Idee : pour lui comme pour son maître, le monde, l'homme et Dieu ne sont rien que "l'évolution de l'Idee dans la conscience et par la conscience de l'homme." Fils dévoué de la révolution, quel autre Dieu pourrait reconnaître Spaventa ? L'autre est Auguste Vera, lui aussi professeur à l'Université de Naples. Né dans une petite ville de l'Ombrie, Vera commença sa carrière philosophique en France et sous le règne de ce Louis-Philippe qui, pour conserver l'appui du parti auquel il devait la couronne, accorda faveurs, charges et honneurs aux plus audacieux conspirateurs italiens. Comme collaborateur de la *Revue Lyonnaise* et de la *Liberté de penser*, il prouva combien déjà il était familiarisé avec les doctrines de Hegel. Cependant, ce ne fut que plus tard, et en Angleterre, qu'il se montra ouvertement un disciple du philosophe de Stuttgart en publiant, en 1855, l'*Introduction à la philosophie de Hegel*, et, en 1859, la *Logique de Hegel*. De retour en Italie, il n'a plus pensé, il n'a plus respiré, il n'a plus aimé, il n'a plus cru qu'avec Hegel et par Hegel : c'est devenu chez lui une vraie monomanie, et si aujourd'hui il n'y a plus ni un lycée, ni une université en Italie qui ne professe la dialectique hégélienne, la métaphysique hégélienne et la théologie hégélienne, c'est-à-dire la négation de toute dialectique, de toute métaphysique et de toute théologie, on peut affirmer en toute vérité que c'est dû aux nombreux livres, articles et brochures publiés par ce philosophe.

Nous ne saurions dire, en terminant cet article, combien il nous est pénible de voir Naples, la patrie de saint Thomas, du P. Liberatore, de Sanseverino, de Cornoldi et de Prisco, être devenue le centre de cette propagande hégélienne. Se peut-il que des Italiens, si riches de pensées élevées, se fassent les mendiants de l'Allemagne et les singes de l'étranger ? Mais à quoi ne doit-on pas s'attendre en révolution, et qu'est-ce qui peut surprendre sous le règne des sectes maçonniques ? Que l'Italie y prenne garde ! les doctrines de l'Allemagne pourraient être plus dangereuses pour elle que les canons Krupp eux-mêmes. Au reste, qui pourrait assurer que les uns ne suivront pas les autres ?

GIULIO.

CHRONIQUE AMERICAINE

NEW-YORK, 20 mai 1882.

Au moment où j'écris ces lignes, on ne sait pas encore si les meurtriers de lord Cavendish et de M. Burke sont des fénians américains ou tout simplement des Irlandais de la fameuse ligue agraire.

Les nombreuses arrestations opérées en Irlande ne nous apprennent rien de positif à cet égard. Nous en sommes réduits aux conjectures.

Cependant, on vient de me dire à l'oreille que la police américaine espère mettre la main sur les vrais

coupables lesquels, présume-t-on, auraient pris passage sur le *Scythia* qui vient de Liverpool.

Il est évident que cette lutte acharnée des tenanciers Irlandais contre les propriétaires est entretenue en grande partie par l'argent de leurs compatriotes qui sont établis aux États-Unis. Les Anglais n'ignorent pas cela ; ils savent aussi que les Américains ne seraient pas fâchés de voir cette agitation se compliquer d'une révolution et même d'une guerre sérieuse entre les deux îles sœurs.

Il ne serait donc pas étonnant que les assassins du gouverneur de l'Irlande et de son secrétaire soient irlando-américains, mais il se pourrait bien aussi que ce double crime soit l'œuvre ténébreuse de quelque société secrète de cette île terrible !

On sait que les différentes races qui peuplent l'Amérique du Nord ont presque toutes eu maille à partir avec la vieille Angleterre. Des guerres sanglantes, une rivalité commerciale qui ne fait que s'accroître de jour en jour, un esprit d'indépendance qui s'impose ont créé cet antagonisme. Des rives du Saint-Laurent au Golfe du Mexique, il est d'usage de regarder les Anglais non comme des ennemis, mais comme des adversaires.

Moi-même, sans m'en rendre compte, je n'échappe pas complètement à ce souffle hostile. Il m'arrive parfois de plaindre ces malheureux Irlandais que leurs oppresseurs ont jadis traités en parias et condamnés, par ce fait, à une longue ignorance et à une pauvreté qui est devenu légendaire.

L'histoire de l'Irlande est un long martyrologe ; on ne peut la lire sans frémir ; les assassinats politiques en ensanglantent toutes les pages.

Les Anglais y massacrèrent, les Irlandais y exterminèrent ; puis vient Cromwell qui se vautre dans leur sang, la bible d'une main et le sabre de l'autre !

Je recommande la lecture de ces chapitres à ceux qui se sont blasés en lisant nos romans modernes : si le fictif ne peut plus les émouvoir, la réelle légende de ce peuple tragique leur fera dresser les cheveux !

* *

Il y a des gens qui dénigrent tout dans notre siècle. Des esprits grincheux, ennemis du merveilleux, ont osé dire qu'il ne fallait pas prendre au sérieux tous les rois d'Irlande, et qu'un grand nombre d'entr'eux n'étaient que des chefs de partisans qui devaient leurs illustrations aux bardes irlandais, lesquels ont souvent manqué de pain, mais ont toujours eu beaucoup d'imagination.

Selon ces détracteurs de l'antique Erin, les premiers rois de cette île fameuse n'auraient même jamais existés. Ils prétendent que, puisque les peuples de la Gaule, même au temps de César, n'étaient pas encore assez riches, assez policés pour se permettre le luxe d'un roi, les Irlandais, qui étaient plus incultes et plus pauvres que nos ancêtres, ne pouvaient avoir un monarque dix siècles avant Jésus-Christ.

Hérémon, le grand Hérémon, qui venait de l'Espagne, ou si vous aimez mieux de l'ibère, et qui—selon les historiens irlandais—aurait fait la conquête de leur île et régné mille ans avant l'ère chrétienne, serait donc un roi aussi sérieux que celui d'Yvetot ?

Nos historiens modernes, nos savants qui doutent de tout, sont impitoyables : ce n'est pas une plume qu'ils ont à la main, c'est une pioche.

O bardes irlandais, si vous pouviez leur répondre avec votre harpe d'or !

* *

Les O'Connor et les O'Brien, dont les descendants occupent encore aujourd'hui une place distinguée dans la vieille noblesse irlandaise, furent au nombre des souverains dont la couronne est une figure de rhétorique et la liste civile une hypothèse.

Lorsque les Romains régnaient en maîtres sur la Grande-Bretagne, O'Neill, un autre roi d'Irlande qu'on a surnommé le Grand, s'est illustré dans plus d'une affaire avec les maîtres du monde.

On assure même qu'il les aurait chassés de l'Angleterre s'il n'avait été tué lui-même par Eoche, roi de Lagénie. Les O'Neill ont donné 19 rois à l'Irlande.

Ce pays n'a pas eu beaucoup de souverains qui soient morts paisiblement sur le trône ; voilà, par exemple, un certain roi Baodan qui fut détrôné et tué par son compétiteur Colman, lequel, à son tour, a été massacré par son peuple.

Lorsque les Anglais, en 1271, se rendirent maîtres de l'Irlande, la situation des vice-rois qu'ils choisirent pour la gouverner ne fut pas très agréable. Pour n'en citer qu'un, Walter de Burgha, descendant de plusieurs autres vice-rois, fut assassiné par le célèbre O'Connor. J'en passe et des meilleurs...

Quoiqu'on en dise, l'Irlande n'a jamais eu d'âge d'or ; que ce soit avant ou après la conquête, la force y a toujours primé le droit.

Il est vrai que saint Patrick y détruisit tous les serpents, mais le venin des reptiles s'infiltra dans le cœur des Irlandais et de leurs oppresseurs. C'est pourquoi la paix ne peut plus y régner.

Un Irlandais à qui j'ai lu ce dernier paragraphe, m'a jeté à la tête cette réponse féroce :

—Saint Patrick devrait bien revenir en Irlande pour la débarrasser des Anglais !

ANTHONY RALPH.



UNE MODE DE L'ANCIEN RÉGIME.

NOS GRAVURES

Collège d'Ottawa

La journée était belle ; la glace vive et le soleil radieux. Sur un rond à patiner, à l'ombre des murs élevés du collège d'Ottawa, les étudiants en congé prenaient leurs joyeux ébats. Un photographe fut appelé et put obtenir, en dépit de ce petit monde si remuant, la scène animée dont nous donnons aujourd'hui une reproduction fidèle. Le collège d'Ottawa, fondé en 1848, et élevé au rang des Universités en 1866, a, par sa position au milieu de la capitale fédérale, le nombre de ses élèves et son programme d'études aussi pratique que complet, pris sa place parmi les meilleures institutions de notre pays. Sur ce champ de labour ouvert par leur zèle, les Oblats de Marie Immaculée se sont montrés tout aussi actifs et heureux qu'au milieu des vastes prairies du Nord-Ouest ou que dans nos villes et villages. Le supérieur du collège, le R. P. Tabaret, D.D. s'est acquis, comme éducateur de la jeunesse, une réputation bien méritée.

Une mode de l'ancien régime

Elle est charmante, cette jeune femme avec sa coiffure Lamballe. C'est assurément une contemporaine de 1777 ou 1778, tout au plus. En cette dernière année, en effet, les coiffures avaient pris des dimensions telles, qu'au théâtre elles interceptaient la vue de la scène aux spectateurs placés aux derniers rangs, et M. Devisne, directeur de l'Opéra, se vit obligé de faire un règlement par lequel les femmes ayant une haute coiffure ne seraient plus admises à l'Opéra. Celle-ci, tout en étalant le luxe de sa chevelure, est bien éloignée d'une telle exagération. D'ailleurs, en 1780, la mode devait brusquement changer : Marie-Antoinette ayant perdu une partie de ses magnifiques cheveux cendrés, les *cheveux de la reine*, ne porta plus qu'un chignon plat, et immédiatement toutes les femmes adoptèrent cette nouvelle coiffure qu'on nomma à l'enfant. — Par exemple, nous serions assez embarrassés pour vous apprendre au juste, cher lecteur, le nom de ce bonnet garni de fleurs qui recouvre et protège le gracieux échafaudage de la coiffure. Rarement on leur vit appliquer un plus grand nombre de dénominations diverses : bonnets *aux plaisirs des dames*, à l'urgence, à la paresseuse, aux grandes prétentions, un bandeau d'amour, à la carmélite, au lever de la reine, etc. ; nous ne finirions pas si nous voulions énumérer toutes les fantaisies écloses, à cette époque, dans le cerveau des modistes en vogue.

Sœurs de Charité.—Les enfants trouvés

Le terme de charité sert à désigner plusieurs congrégations, soit d'hommes, soit de femmes, instituées à diverses époques pour soigner les pauvres malades. La plus importante des congrégations de femmes ainsi appelées est celle des *Filles de la Charité* ou des *Sœurs de Saint-Vincent de Paul*, qui fut établie dans la Bresse (France), en 1616, par le saint dont elle a pris le nom. Ces religieuses ne furent d'abord destinées qu'au service des campagnes et des petites localités où il n'y avait point d'hôpitaux ; elles y firent tant de bien, qu'on ne tarda pas à les appeler dans les villes importantes. Elles parurent à Mâcon en 1623. Leur première maison, à Paris, date de 1629 ; elle fut créée dans la paroisse de Saint-Sauveur ; elles en eurent une autre en 1630 dans la paroisse de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, une troisième à Saint-Merry, en 1631. Toutes ces créations eurent lieu sous la direction de saint Vincent et par les soins de Louise de Marillac, veuve de Legros, secrétaire de Marie de Médicis. L'institution fut approuvée, en 1655, par le cardinal de Retz ; autorisée, en 1657, par Louis XIV ; et enfin confirmée de nouveau, en 1660, par le cardinal de Vendôme, légat du pape. Les statuts furent rédigés par saint Vincent lui-même, qui plaça la congrégation sous la direction du supérieur-général des missions. Originellement, les sœurs étaient vêtues de gris, d'où leur vint le nom de *Sœurs grises*, sous lequel elles furent communément désignées. Elles ont, depuis (en France), adopté le noir-gris, mais leur *cornette* ou coiffure large et avancée, destinée à les garantir du soleil dans leurs pérégrinations à travers les campagnes, rappelle le but primitif de leur établissement. De toutes les congrégations religieuses, celle des *Filles de la Charité* fut peut-être la seule qu'épargna la révolution. On laissa même ces saintes filles remplir avec une certaine liberté leur pieux ministère. Lorsque le calme se rétablit, le gouvernement s'empressa d'utiliser leurs services, et, pour donner plus d'ensemble à leur action, Napoléon Ier les plaça sous la protection de sa mère, Marie-Léopoldine, et sous la juridiction immédiate du supérieur-général des Lazaristes.

Les Sœurs de Saint-Vincent de Paul sont aujourd'hui répandues dans toutes les parties du monde catholique. Elles desservent, à Paris, les bureaux de bienfaisance, les quatre hospices des enfants trouvés et orphelins, des Ménages, des Incurables et la Rochefoucauld,

ainsi que les hôpitaux Necker et de Bon-Secours. Il faut dire cependant que les radicaux français d'aujourd'hui, plus intolérants que les révolutionnaires de 93, ont chassé ces religieuses de plusieurs des hôpitaux de Paris, sinon de tous, pour les remplacer par des infirmières laïques : c'est ce que ces hommes impies appellent *laïciser* les hôpitaux.

Une de nos gravures montre une sœur de Saint-Vincent de Paul tenant sur ses genoux un pauvre petit déshérité.

La page suivante contient deux dessins. En haut on voit la première division des enfants, les plus grands, se rendant au réfectoire. Ils marchent à la suite les uns des autres, chacun d'eux les mains appuyées sur les épaules de celui qui le précède. En bas sont les plus petits, les sevrés. Ils attendent la bouillie avec impatience ; leur attitude prouve éloquemment qu'elle ne vient pas assez vite.

CHOSSES ET AUTRES

La date des élections fédérales est fixée. L'appel nominal des candidats aura lieu le 13 juin et la votation le 20. Ainsi, dans un mois tout sera terminé.

Le gâteau de noces qui a été servi au récent mariage du prince Léopold d'Angleterre et de la princesse Hélène de Waldeck représente tout un monument à trois étages. Il avait une hauteur de six pieds et un poids de 400 livres. Le haut du gâteau était orné de médailles qui devaient représenter les cinq parties du monde.

Voici une nouvelle qui ne donnera pas un accès de gaieté folle à l'ex-père Hyacinthe, maintenant M. Loyson-Merriman.

Son successeur dans la chaire de Notre-Dame, le R. P. Montsabré, sera promu à la dignité de cardinalat, par le pape Léon XIII, dans un consistoire qu'il tiendra dans le courant du mois de mai.

Nous lisons dans l'*Exploration*, recueil géographique hebdomadaire, No du 21 avril, ce qui suit :

« Bâtie au-dessous des premiers rapides du Saint-Laurent, au point de jonction des eaux du Champlain et de l'Ottawa, Montréal est située sur le côté méridional de l'île de Montréal. »

Voilà du nouveau pour nous : les eaux de l'Ottawa et du lac Champlain fraternisant ensemble devant notre ville ! Il fallait une revue de géographie pour faire cette trouvaille. Nous engageons le géographe d'outre-mer à examiner sa carte du Canada et il s'apercevra de l'immense bévue qu'il a commise. Ce n'est pas la seule du reste. Dans son numéro du 23 février, il y a, sinon mieux, du moins aussi bien. L'*Exploration* écrit :

« D'après une dépêche de New-York, le ministre des travaux publics du Canada, aurait reçu une députation proposant la construction d'un pont sur le détroit de Canso, entre la Nouvelle-Ecosse et les Etats-Unis ! »

Encore une fois, messieurs les géographes, à votre carte du Canada, et vous vous apercevrez que ce que vous venez d'écrire est aussi étonnant pour nous que le serait pour vous la lecture dans votre journal d'un entre-filet annonçant qu'il est question de construire un pont entre Marseille et Alger.

—Tu sais, je me suis remarié avec ma belle-sœur.

—Quelle idée ?

—Tout simplement pour ne pas avoir deux belles-mères.

Solution :

—Pourquoi il y a-t-il en Amérique tant de femmes plates ?

—Parce qu'elles font partie du Royaume-Uni.

Gom-Gom est appelé un jour à hériter d'un oncle millionnaire. La semaine passée, ce dernier conduit son neveu au cimetière pour lui montrer un monument qu'il s'est fait construire :

—Voyons, Gom-Gom, dis-moi ton avis là-dessus ?

—Ah ! mon oncle, splendide ! délicieux ! Comme vous serez bien là-dedans. Et quand pensez-vous emménager ?

Un filou, profitant du tumulte d'un incendie, vole une montre.

Il est pris et passe en police correctionnelle.

—Comment ! lui dit le président, vous volez une montre au lieu de faire la chaîne !

—Pardon, mon président, j'ai fait la chaîne aussi.

Dans un salon.

On parlait du mariage d'une tragédienne célèbre par ses voyages.

—Il paraît que le garçon qui l'a épousée serait mort de chagrin, s'il ne s'était pas marié avec elle.

—Alors, c'était sa *planche de salut*.

MADAME NOVIKOFF

« Gladstone dirige la politique étrangère des libéraux et madame Novikoff dirige Gladstone. » Telle est la remarque souvent répétée par les diplomates européens depuis 1877, et quoiqu'elle puisse exagérer l'influence que cette femme extraordinaire a prise sur le premier ministre actuel de l'Angleterre, elle n'en représente pas moins l'opinion d'une grande partie du cercle diplomatique, au moins dans ce pays.

« Qui est madame Novikoff et comment a-t-elle acquis son influence ? » est une question posée souvent, rarement résolue ; car, malgré l'étendue de son pouvoir, le fait qu'il a été exercé d'une manière secrète sur l'esprit de quelques personnages importants, a répandu autour d'elle un air de mystère. Madame Novikoff est une femme entre deux âges, ambitieuse, complètement dépourvue de sens moral et possédée du désir de jouer un rôle brillant dans la vie. Elle y a réussi dans son pays, du moins, jusqu'à un certain point, car le romancier à la mode, Bolerinski, dans son ouvrage la *Victime de Nuit*, a fait d'elle un de ses principaux personnages, rapportant cependant ses succès, non pas en politique, mais en amour. Et si quelque doute a existé tant qu'à l'original de l'héroïne de Bolerinski, madame Novikoff a pris soin de le dissiper elle-même en disant un soir dans son salon :

—Comment Bolerinski a-t-il pu dire pareille chose de moi ?

Madame Novikoff est la femme d'un russe, officier public à Khankoff ; elle est séparée de son mari et par conséquent mise au ban de la société russe. Dans cette société, où tout est pardonné pourvu que l'on observe certaines convenances, où le vice et la corruption peuvent régner, mais non pas s'étaler, il est jugé immoral pour un mari et une femme de vivre séparés. Madame Novikoff n'appartient pas à cette classe aristocratique des dames russes qui ont au moins quelques notions superficielles en politique et en science, et parmi lesquelles il est de mode d'être « avancées, » depuis le socialisme jusqu'aux « droits des femmes » ; mais elle appartient à l'ancienne école libérale dans toute la force du terme et panslaviste. Les Panslavistes l'ont soupçonnée d'être une espionne, et elle n'a guère réussi parmi eux. Mais elle était déterminée à se rendre célèbre et elle avait, à un degré imminent, deux qualités qui ont aidé ses efforts. Ces qualités étaient l'énergie et la hardiesse. Son désir de se faire remarquer la fit parcourir l'Europe entière et la fit assister à presque tous les congrès européens sur l'éducation, les lois internationales ou la science ; mais elle n'atteignit pas son but.

Vers 1876 elle arriva à Londres, et, pendant quelque temps, elle fut bien reçue par la société. Cependant, quand elle commença sa campagne en ouvrant un salon, elle n'eût que des hommes pour visiteurs. Son succès parmi ceux de Londres a été des plus remarquables. Le comte Schouvaloff, qui n'était pas toujours poli, disait de madame Novikoff, alors qu'il était ambassadeur de la Russie à Londres :

—Elle n'est ni assez jeune, ni assez jolie, ni assez spirituelle pour Paris, mais il paraît qu'elle l'est assez pour Londres.

Si elle avait été plus jeune, les Anglais n'auraient pas osé assister à ses réceptions et se mettre en rapports intimes avec elle ; si elle avait été plus spirituelle, ils ne l'auraient pas comprise. Elle avait de l'audace, elle connaissait tous les secrets de la politique européenne, elle était musicienne et pas trop brillante. Il y a une telle disette de femmes spirituelles dans les cercles politiques de Londres, qu'une femme peu remarquée à St-Petersbourg est une étoile de première grandeur dans la métropole anglaise. Madame Novikoff subit un échec marqué à Paris, elle y fut complètement éclipsée par beaucoup de femmes plus brillantes qu'elle. Celle qui sert d'agent du gouvernement russe à Paris est la princesse Troubetskoï, qui est jeune, belle et suffisamment spirituelle pour briller même dans la société française.

Ce qui donna un intérêt spécial et une influence particulière à madame Novikoff, lorsqu'elle ouvrit son salon de Londres, fut le fait bien connu que son beau-frère était ambassadeur à Vienne, foyer d'intrigues russes, et que l'un de ses frères, qui s'était enrichi de la manière la plus éhontée dans le pillage de la Pologne, était aide-de-camp du grand-duc Nicolas, qui était alors aux quartiers-généraux de l'armée russe en Bessarabie.

Tous deux étaient en correspondance suivie avec madame Novikoff, et elle avait en conséquence les informations les plus correctes et les plus étendues concernant les opérations de l'armée russe et les intrigues à la cour de Vienne. Elle prédisait les événements de la guerre turco-russe, ce qui la fit beaucoup rechercher par les journalistes, pour lesquels elle déployait toute son habileté et tous ses charmes. Nul n'était insignifiant pour elle du moment qu'il faisait partie de la presse ; pour peu qu'il eut la moindre influence, il était invité à ses réceptions, elle le recevait même en tête-à-tête, n'épargnant aucune prière pour le gagner à sa cause. Ce qui rehaussa son salon, surtout aux yeux de M. Gladstone, fut la présence continuelle du comte Beust, l'am-

bassadeur autrichien à Londres. Beust assistait à toutes ses réceptions, quoiqu'il discontinua ses visites quand il commença à y rencontrer ce qu'il appelait "des révolutionnaires," ainsi, par exemple, Paschal Grousset, qui était le ministre des affaires étrangères de la Commune. Beust n'aimait pas Grousset, et il répétait la remarque spirituelle de Rochefort : "Il était ministre aux affaires étrangères, parcequ'il était étranger aux affaires." Beust, cependant, fut par sa présence d'un grand secours à madame Novikoff, non seulement parce qu'il était ambassadeur d'Autriche, mais parce qu'il faisait grand étalage de ses antipathies pour la Russie, ce qui éloignait les soupçons que madame fût un agent du gouvernement russe.

Beust avait été autrefois amoureux de madame, et il était devenu son ami sincère et son admirateur. Quelques-uns, cependant, mettaient en doute ses protestations de haine contre la Russie. On se rappelait qu'il avait été ambassadeur d'Autriche à Paris du temps de Napoléon III, par l'influence de la cour de Russie, et que le gouvernement russe avait, quelque temps auparavant, payé ses énormes dettes.

Madame Novikoff commença par écrire à Gladstone une lettre remplie des louanges "du grand philanthrope anglais" et admirant son pauphlet contre les Turcs. D'abord Gladstone fut assez discret pour faire répondre à madame par sa femme; mais la discrétion n'est pas la vertu favorite du chef du parti libéral, et avant longtemps il fut en correspondance quotidienne avec madame Novikoff. Il eut avec elle de nombreux tête-à-tête, et personne ne sut jamais mieux qu'elle se servir de ce moyen d'influence; c'est son moyen favori de s'attirer des partisans et la plus grande source de son pouvoir. Les indiscretions des lettres de Gladstone—dont madame ne fit pas de secret—furent telles que dans l'une d'elles, il lui confia que lord Beaconsfield devait être renversé par l'abaissement du cens électoral.

Quand ces affaires commencèrent à se répandre dans le public, après le départ de madame Novikoff pour Paris, un provincial, admirateur de Gladstone, publia une lettre demandant des explications au chef libéral, qui répondit en exprimant son mépris pour ceux qui se mêlaient de ses "affaires privées." Plus tard, blessé par une allusion transparente faite en Parlement, par rapport à cette affaire Novikoff, il répondit effrontément et avec colère que tout cela n'était qu'une invention, qu'une imagination.

Il faut rendre cette justice à M. Gladstone : lorsqu'il fit la connaissance de madame elle n'était probablement pas dirigée en aucune manière par le gouvernement russe. Malgré ses alliances et son intimité avec Beust, le gouvernement russe avait si peu de confiance dans l'habileté de madame Novikoff, qu'il ne l'avait jamais honorée d'aucune mission, et même en 1877, elle n'était qu'amateur, elle n'engageait que sa propre responsabilité et n'avait aucun rapport avec l'ambassade russe à Londres.

Mais lorsqu'elle eut gagné un allié aussi puissant que le chef des libéraux, elle fut très surprise, un jour, de voir arriver dans son salon l'ambassadeur russe, qui, s'y installant comme chez lui, prit la direction absolue de ses actions. Depuis lors, elle fut l'instrument de Schouvaloff, elle ne fut plus libre d'elle-même et elle devint un agent régulier de la Russie. Ce gouvernement a toujours aimé les méthodes clandestines en diplomatie. Nuls instruments et nuls moyens n'ont été dédaignés et personne n'a été jugé incorruptible. Le gouvernement russe affirme que tout homme a un endroit faible et ses émissaires, de génération en génération, ont été formés à l'étude des faiblesses humaines afin d'en tirer parti. Si ce gouvernement n'a réussi à rien autre chose, il s'est au moins distingué—*facile principis*—par les pires formes de l'intrigue diplomatique.

L'entrée du comte Schouvaloff dans le salon de madame Novikoff fut pour elle une source de trouble. On l'accusa tellement d'être une espionne russe qu'elle fût obligée de renoncer à son rôle de diplomate et prendre celui d'une mondaine heureuse et insouciant, ne connaissant rien à la politique, n'aimant que le vin, la danse et la musique. Elle poussa cela si loin qu'elle se défendit d'être une espionne russe auprès de personnes qui ne lui connaissaient aucun rapport avec le gouvernement russe. Cette indiscretion et ce manque de tact lui firent beaucoup de tort et la rendirent de plus en plus suspecte. Pour une femme qui avait été renommée de connaître à fond la politique européenne, prétendre tout à coup qu'elle ne vit que pour le monde et ses plaisirs, c'était se faire prendre en flagrant mensonge et madame Novikoff avait encore à apprendre qu'un Anglais déteste un mensonge qui est absurde et stupide.

Schouvaloff chassa aussi du salon de madame la plupart des russes respectables qui le fréquentaient; ce n'était pas l'ambassadeur, mais l'homme qu'ils fuyaient. En Russie même Schouvaloff est qualifié de menteur et de mesquin. Pas un homme comme il faut ne fréquentera, s'il peut l'éviter, cet ex-chef de la "Troisième Classe" ainsi que l'on appelle la police secrète. Il est connu qu'il a obtenu son poste éminent en interceptant une correspondance entre le fameux Katkoff, rédacteur de la *Gazette de Moscou*, et le Prince Royal, et en la

donnant au Czar. Très en faveur auprès des femmes, il est en même temps méprisé par les hommes.

Mais même la présence continue de Schouvaloff chez madame Novikoff ne diminua en rien son influence extraordinaire sur Gladstone. Elle lui donnait toujours ses avis et l'aidait de ses écrits. Son ouvrage le plus important fut un livre qui parut au commencement de 1879, intitulé "Amis ou Ennemis," et signé du pseudonyme "O. K." Ce livre excusa effrontément tous les actes douteux du gouvernement russe. Il dit que le traité de San Stefano a été fait trop en faveur des Turcs à cause de la grande bonté de cœur du général Ignatieff. Il affirme que le supplice du knout, infligé aux soldats russes, est aboli depuis des années. Mais le *Whitehall Review*, en janvier 1879, disait à ce sujet : "Le nom du professeur Dragomanoff n'est pas inconnu à Kief, et ce monsieur a publié un livre qui nous apprend que le général Tchernayeff, le général favori de "O. K." faisait fouetter ses soldats pendant la récente invasion russo-servienne." Et la revue continue : "Sur beaucoup d'autres points, "O. K." est également véridique. Tous les actes des héros de la Sibérie sont, d'après elle, rien que des contes. Le climat est celui de l'Italie, les exilés ne sont punis que s'ils sont coupables de véritables crimes; enfin être exilé en Sibérie n'est pas pire que ne serait l'émigration forcée dans une des colonies anglaises. Son livre n'est qu'un tissu de mensonges. Elle avoue que 20,000 prisonniers sont envoyés annuellement en Sibérie; mais elle ajoute qu'ils y jouissent d'une grande liberté, et qu'ils font ce qu'il leur plaît, grâce à l'absurde indulgence de leurs gardiens." Tout le monde sait que ceci est faux. Les indignités et les cruautés que l'on fait subir aux malheureux déportés dépassent tout ce qu'on peut imaginer. Hommes et femmes sont forcés de travailler dans les mines, souvent avec leurs chaînes, et il en est peu qui survivent plus de deux ou trois ans.

Hartmann, le nihiliste, écrivait en septembre dernier, à l'*Intransigeant*, de Rochefort, les détails suivants sur les exilés de la Sibérie :

"Ils marchent par bandes, comprenant quelquefois jusqu'à cent personnes. Une longue chaîne, grosse et lourde, s'étend tout du long de la ligne; après elle sont rivées des petites chaînes deux par deux, lesquelles sont attachées au bras des prisonniers. Ils sont gardés de chaque côté par une ligne de soldats et en arrière viennent les voitures contenant les provisions et les malades. Presque tous ceux qui les rencontrent font l'aumône à ces malheureux. Le peuple russe a de la sympathie pour les condamnés, car une longue expérience lui a appris que les hommes les plus honnêtes et les plus innocents peuvent être parmi eux.

"J'ai été plus de dix fois témoin de ce que je raconte; j'ai vu les soldats frapper de leur fusil ces malheureux époués par de longues et pénibles marches dans les boues de l'automne."

Madame Novikoff diminue le nombre des condamnations en Sibérie. Le dernier volume (octobre 1880) de la revue russe, la *Rnashaya Reizsch*, donne les chiffres suivants et l'on peut être sûr qu'ils ne sont pas exagérés : "La majorité des exilés subissent leur procès, mais de 1826 à 1846, 79,909 personnes; de 1867 à 1876, 78,686 personnes; et de 1877 à 1878, 17,955 ont été bannis administrativement" c'est-à-dire sans procès.

Si les erreurs évidentes et volontaires de ce livre de "O. K." ne furent pas suffisantes pour forcer Gladstone de rompre avec elle, les remarques indiscrettes qu'elle se permettait en public auraient dû l'y contraindre. Mais rien ne semble pouvoir rompre le charme exercé sur le grand chef libéral, par cette femme audacieuse, sans scrupules et sans cœur.

Madame Novikoff atteignit le comble de sa gloire le jour où, après une assemblée panslaviste au St-James' Hall, Gladstone se levant de son siège et tournant le dos à la salle, monta sur l'estrade où était madame Novikoff, et lui offrant le bras, dit assez haut pour être entendu de tous ceux qui les entouraient : "C'est l'alliance entre la Russie et l'Angleterre." Madame elle-même trouva que c'était aller un peu loin, car elle murmura à l'oreille d'un ami : "Comme ils sont gauches, ces Anglais."

On a dû trouver étrange qu'aussitôt le départ de Londres de madame Novikoff, quand elle se rendit à Paris pour y tenter en vain la conquête de Gambetta, tous ses mystérieux rapports avec Gladstone devinrent connus du public par quelque moyen secret. Les détails de leurs rapports furent publiés dans certains journaux "de société," et furent répandus dans tout le Royaume-Uni par le *Central News*, alors au service du ministère tory. On comprend aisément ce mystère quand on connaît les défauts de la dame en question. Pour un agent politique, elle parle beaucoup trop, elle est beaucoup trop indiscrette et se vante beaucoup trop de ses succès. Sa vanité est plus forte encore que son ambition, et le désir de se faire gloire de ses hauts faits l'emporte sur toute prudence, elle n'a pas de secrets. Parmi ceux qui fréquentaient son salon, il y avait de ses compatriotes et des Français qui n'y allaient que pour l'épier, et ses secrets devenaient ainsi bientôt connus du monde diplomatique.

Mais, malgré toutes ses indiscretions, Gladstone con-

tinua sa correspondance avec elle, après son départ pour Moscou, et elle n'hésita pas à envoyer au journal de Katkoff des lettres signées de son nom et dans lesquelles elle reproduisait des passages compromettants des lettres que Gladstone lui écrivait. Ces lettres ont été reproduites par la presse anglaise, et elles ont été répandues dans tout le royaume par les tories.

Madame Novikoff est revenue sur la scène diplomatique en Angleterre et en Ecosse. Cette fois, elle veut étendre le cercle de ses connaissances. Elle se donne l'air d'une femme gaie, insouciant, ne s'occupant en rien de politique et répétant sans cesse qu'elle n'est pas une espionne russe. Elle n'est qu'une de ces nombreuses créatures dont le gouvernement russe se sert pour venir à ses fins. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'elle ait pu s'emparer d'un homme comme Gladstone, avec l'intelligence et la science du monde qu'on lui connaît. Elle est une femme sans honneur et sans principes, n'ayant pas la discrétion que devraient lui donner son âge et la profession qu'elle veut exercer. Le gouvernement russe apprendra un jour ou l'autre que, dans la diplomatie comme dans la vie privée, la franchise est la meilleure politique, et qu'elle vaut infiniment mieux que l'espionnage et la dissimulation.

(Traduit d'un journal américain pour *L'Opinion Publique*.)

UN SINGULIER PEUPLE

Les mariages multiples ne sont pas seulement autorisés dans l'Utah, ils sont prescrits comme un dogme de la religion des patriarches. Les chefs mormons donnent l'exemple. Presque tous ont cinq ou six femmes et un nombre indéterminé d'enfants.

On raconte qu'un évêque mormon, M. Sharp, passant dans un village de l'Utah, aperçoit plusieurs jeunes garçons qui se querellaient et menaient grand tapage. Il s'indigne de ce scandale et demande impérieusement aux enfants :

—Qui est votre père ?

—Nous appartenons à l'évêque Sharp, lui répondent les garçons.

L'évêque était en présence de ses propres rejetons, qu'il avait perdus de vue.

Les Mormons ne cachent pas la multiplicité de leurs relations maritales. Il est notaire que la Chambre législative de l'Utah, qui se compose exclusivement de Mormons, compte vingt-huit polygames sur trente-six membres.

Toutefois pour déjouer l'action possible de la justice, les mariages se font en secret, dans le temple du Lac Salé, loin de tout regard profane. Il est impossible de prouver devant un jury qu'ils ont été célébrés.

Des cérémonies bizarres accompagnent les mariages. Leur but est de marquer la soumission complète, absolue, de l'épouse à l'époux.

On représente à la femme que le mariage est, pour elle, le seul moyen d'entrer dans la nouvelle Jérusalem, d'être initiée aux mystères de la religion mormone. On lui fait subir un nouveau baptême.

Après divers discours, après la représentation d'une sorte de mystère qui résume à grands traits la Genèse, la femme est conduite dans une salle au milieu de laquelle est suspendu un rideau. Elle se place contre ce rideau; le futur mari s'avance de l'autre côté; sans se voir, le rideau restant entre eux, ils échangent leurs vœux. Le mariage est accompli.

Une capeline est mise alors sur la tête de la femme; on lui enseigne qu'à sa mort elle sera enterrée avec cette capeline, rabattue sur la face. Au jour de la résurrection, son mari seul pourra la faire entrer dans la seconde vie; si elle a été une épouse fidèle et obéissante, il lèvera la capeline; s'il ne la lève pas, c'est la mort éternelle qui attend l'épouse indisciplinée.

Dans les ménages mormons, quand un mari veut rappeler sa moitié à l'obéissance, il lui dit :

—Vous ne serez pas ressuscitée !

C'est là une menace terrible pour les esprits simples auxquels elle s'adresse. Les révoltées sont très rares parmi les femmes mormones, même lorsque la révolte serait justifiée, comme par exemple, quand un Mormon, faute de pouvoir installer séparément chacune de ses femmes, vit avec trois ou quatre d'entre elles dans sa cabane de colon.

Il faut ajouter que certains chefs mormons, sans doute pour éviter les querelles domestiques, ont autant de ménages séparés qu'ils ont de femmes. Ceux qui ne sont pas assez riches pour se permettre ce luxe, se contentent d'assigner une chambre à chaque femme.

Guibollard, voulant s'astreindre au régime sévère du vendredi saint, entre dans un restaurant à vingt-deux sous.

Le garçon lui apporte des pois qui, en raison de leur dureté, pourraient être utilisés comme balles de fusil. —Garçon, s'écrie Guibollard furieux, indiquez-moi au moins le moyen de manger ces pois.

—C'est bien simple, monsieur...

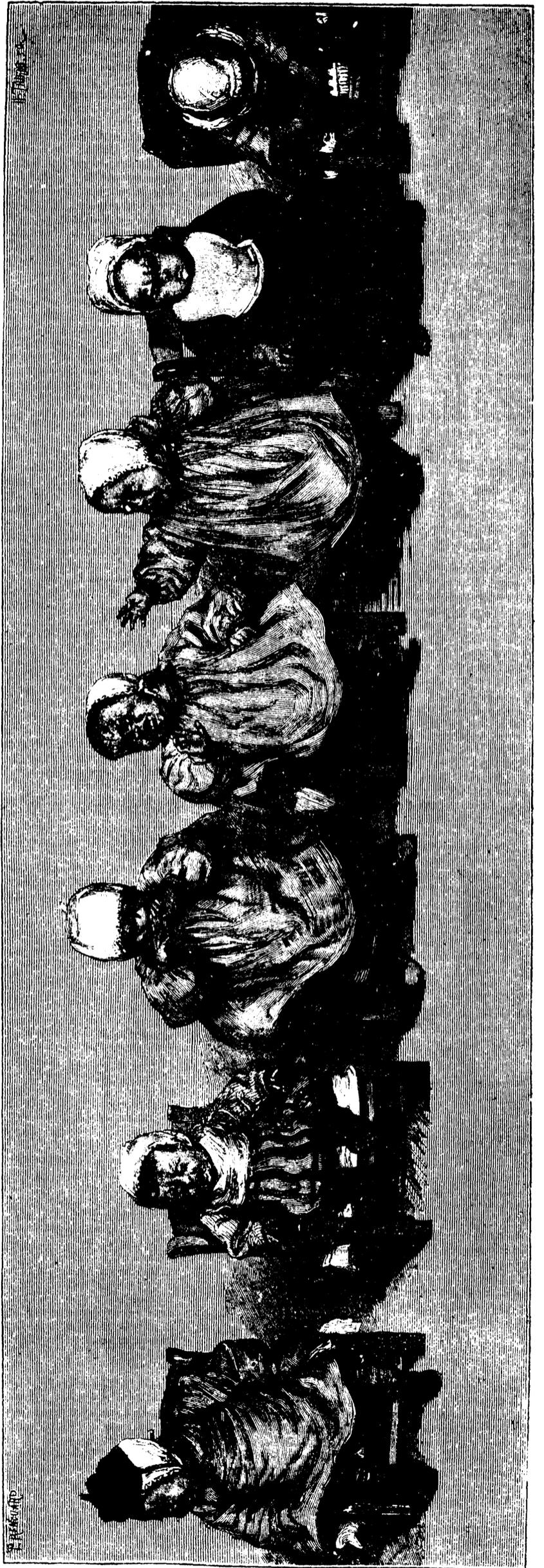
Et l'homme en tablier blanc lui apporte... une cassinoisette.



SŒURS DE CHARITÉ—ENFANTS TROUVÉS



LA PREMIÈRE DIVISION PASSE AU REFECTOIRE



SŒURS DE CHARITÉ—ENFANTS TROUVÉS—L'HEURE DE LA BOUILLE

ANNE DU VALMOËT

PAR

M. MARYAN.

XXIII

(Suite)

Sur cette boutade, le docteur, ayant épanché sa bile, s'assit tranquillement, et, après avoir attaché un regard plein de malice sur le visage rougissant de madame du Valmoët, il dit du ton bourru qui lui était habituel :

—Et Anne ?

—Ah ! voilà ce qui nous inquiète ! La voir malheureuse me ferait souffrir et serait pénible à M. de Douhaut. ... Dans quelque temps, j'espère, nous la marierons ; mais en attendant. ...

—C'est cela ! Vous comptez que le dépit ou le chagrin qu'elle éprouvera de votre mariage la jettera dans les bras de mon neveu !

—Monsieur ! fit madame du Valmoët, rougissant de nouveau.

Il se radoucit immédiatement et lui tendit la main.

—Allons, je suis un vieux bourru, chacun le sait, et chacun me le pardonne. ... Envoyez-moi Anne, et laissez-moi lui faire ma morale tout seul.

Madame du Valmoët sortit aussitôt, et le docteur essaya, en regardant les tableaux et les porcelaines, de calmer l'espèce de fièvre qui s'emparait de lui. Mais son front se rembrunit lorsque le pas d'Anne se fit entendre dans la pièce voisine, car il se sentait à la fois embarrassé de ce qu'il devait dire, et désolé d'affliger cette jeune fille qu'il aimait sincèrement, malgré le chagrin causé à son neveu.

—Une visite à moi ! Ma belle-mère me dit que vous voulez me voir seule ! Qu'y a-t-il donc de nouveau, mon ami, et pourquoi êtes-vous si mystérieux ? Je n'ai pas de secrets pour Laurence.

Anne souriait en disant ces paroles, mais il y avait un léger tremblement dans sa voix, et mille pensées confuses se succédaient rapidement dans son esprit, avec la vague idée qu'il s'agissait de son avenir.

—Vous l'aimez beaucoup ? demanda brusquement le docteur.

—Laurence ? Oh ! certes, elle est si bonne, si parfaite ! ... Monsieur, bien qu'elle ne ressemble pas à ma pauvre Alix, elle me la rappelle par son abnégation, par l'oubli complet d'elle-même. ...

—Hum ! ... Et pourquoi ne penserait-on pas à soi, je vous prie ? dit le docteur d'un ton fâché. Qui s'occupera de nous, si ce n'est nous-mêmes ? Pourquoi ne chercherait-on pas honnêtement son bonheur en même temps que celui des autres ? Voyons, est-ce légitime, oui ou non ? N'avez-vous donc jamais pensé à vous, par exemple ?

—Anne, un peu surprise, sourit et rougit sans rien dire.

—Alors, dit le docteur, ne blâmez pas les autres, s'il vous plaît. Je sais beaucoup de choses. ... Les jeunes filles trouvent tout simple de recevoir des hommages et de faire des projets d'avenir ; pardonnez-moi si je remue un souvenir pénible, mais je sais que vous en avez fait comme les autres. ... Pourquoi ne voudriez-vous pas que votre belle-mère, qui est encore jeune, se remariât, surtout à un ami qui est malheureux et qui a besoin d'un foyer ? ... Là, voilà qui est dit ; il vaut mieux brusquer les situations, ajouta le docteur en s'essuyant le front.

—Laurence se remariera ? dit Anne avec stupeur. Et pourquoi ne me l'a-t-elle pas dit elle-même ?

—Parce qu'elle craignait de vous affliger.

—Anne resta un instant silencieuse, luttant contre ses larmes. Enfin, elle les essuya héroïquement.

—Elle me connaît mal, dit-elle d'une voix tremblante. Quelque sacré que soit pour moi le souvenir de mon père, je ne puis en vouloir à Laurence qui lui a consacré, pour ainsi dire sans compensation, ses plus belles années, de contracter un second mariage qui la rende heureuse. Oui, elle me jugeait mal !

—Vraiment ? dit le docteur d'un ton ironique. Cela dépend de son choix, je présume. ... Ne devinez-vous pas qui elle épouse ?

—Non. ...

—C'est vous, petite folle, qui les avez réunis et. ... unis. ... Avez-vous jamais pu croire que Douhaut fût un veuf inconsolable ?

—Une pâleur de cire s'étendit sur les joues de la jeune fille. Elle se cramponna au bras de son fauteuil, comme si elle eût craint de tomber, et balbutia d'une voix étouffée :

—Lui ! ... M. de Douhaut ! ...

Les traits du docteur se détendirent ; il prit dans ses grandes mains la petite main froide et tremblante d'Anne, et lui dit avec douceur :

—Je savais, moi, que ce mariage s'accomplirait. Prenez courage, surmontez ce sentiment pénible, et écoutez-moi. ...

Mais Anne ne l'entendait pas.

—Lui ! répétait-elle avec un accent rempli d'une douleur indicible. Mais alors, Laurence que j'estimais si haut, n'est qu'une intrigante ! Et lui, lui qui remplace sa femme morte, avant qu'une année ait passé sur sa mémoire, il ne l'a donc pas aimée ?

Le docteur haussa les épaules.

—Mon enfant, dit-il, vous avez le tort d'élever sur un piédestal ceux que vous aimez ; vous les croyez d'or pur : les statues d'or ont ici-bas des pieds d'argile. Si vous aviez été plus sage, si vous aviez vécu davantage dans la réalité des choses, vous seriez moins affligée. Oui, madame de Douhaut était une nature d'élite digne de laisser, sinon des regrets éternels—toute douleur s'apaise en ce monde—du moins un souvenir plus constant. C'était une nature d'élite, vous dis-je, mais il n'en est pas de même de son mari. Il ne l'a jamais aimée, et elle en est peut-être morte !

—Anne tressaillit si violemment que le docteur se repentit de cette parole imprudente.

—Oui, reprit-il comme à regret, elle s'était laissé éblouir par le nom de M. de Douhaut, et lui avait donné le plus pur de son cœur. En dépit de la célébrité de celui qu'elle aimait, en dépit de la fortune, de la beauté, malgré l'estime et l'admiration qui lui étaient prodiguées, sa vie a été une longue souffrance,

parce que les seules joies d'ici-bas consistent dans une affection partagée. Elle n'a cherché qu'après plusieurs années les consolations qu'une piété ardente devait apporter à ses chagrins ; quand la religion a vaincu enfin le désespoir silencieux auquel, isolée, sans enfants, elle s'était livrée dans le secret de son cœur, il était peut-être trop tard pour sa santé compromise. ... Quant à madame du Valmoët, ne l'appellez pas une intrigante, soyez plus juste envers elle. C'est un cœur froid, qui sait ce que M. de Douhaut peut lui donner, et qui s'en contente ; elle est accessible aux considérations de fortune et de situation : beaucoup d'autres femmes le sont sans être viles. Qu'elle ait amené ce mariage par le charme qui émane d'elle et dont elle connaît le pouvoir, c'est probable, mais ce n'est pas là un crime, et vous ne l'en blâmeriez pas s'il s'agissait de remplacer une femme que vous n'auriez pas connue.

—Anne écoutait avec une sorte de stupeur. Toute la vie d'Alix, toutes ses souffrances lui étaient soudain révélées, et elle comprenait pour la première fois que c'était l'expérience—une expérience amère—qui dictait ses recommandations, la veille de sa mort. Elle comprenait en ce moment l'erreur de sa vie, à elle-même, qui avait cherché l'éclat de préférence au bonheur, les dons brillants de l'intelligence avant ceux du cœur, et elle murmura d'une voix entrecoupée :

—J'ai été déçue dans tous ceux que j'ai jamais, excepté l'amie que la mort m'a enlevée. ... Maintenant, je suis condamnée à vivre dans une maison où tout me rappellera celle qui a été si vite oubliée. Je serai à charge à M. de Douhaut, car mon regret fidèle sera la muette condamnation de son oubli, et à charge à Laurence, qui n'aime qu'elle, je le vois maintenant ! Monsieur, suis-je forcée de vivre encore près d'eux ? Heureusement, je serai bientôt majeure ! ...

Il y avait tant de douleur dans son accent que le docteur en fut remué jusqu'au fond de l'âme. Ses lèvres s'ouvrirent pour crier : —Un foyer s'offre à vous, Georges vous aime toujours !

Mais un sentiment profond de délicatesse l'arrêta : il lui répugnait de profiter de ce moment de chagrin, de cette sensation d'isolement pour renouer un projet abandonné. Madame du Valmoët lui avait parlé de l'inclination de sa belle-fille pour M. de Prévèlle, inclination qu'elle croyait d'ailleurs assez peu sérieuse pour céder au succès de Georges si son livre avait réussi. Mais le docteur craignait qu'elle ne songeât encore à lui, et il aimait trop son neveu, il l'estimait trop haut pour incliner vers lui un cœur où pouvait encore subsister un regret.

Il soupira, et dit après un moment de silence :

—Oui, vous aurez à passer des jours pénibles ; mais tout a un terme en ce monde. Vous vous marierez peut-être bientôt.

—Anne secoua la tête.

—Il me semble que je suis si vieille ! murmura-t-elle. L'idée du mariage m'apparaît comme une chose lointaine dans le passé.

—Bah ! fit le docteur avec un sourire, les chagrins et le découragement de la jeunesse s'évaporent au premier rayon d'affection. ... Mais il y aurait un moyen de vous épargner la partie la plus pénible de votre nouveau rôle. ... Je vous prescrirai un changement d'air immédiat. N'avez-vous pas quelque amie habitant la campagne ?

—Anne secoua d'abord la tête, puis son regard s'éclaira.

—Marguerite ! dit-elle. Une de mes amies de pension habite une petite ville de Bretagne. ... Mais c'est si loin !

—Tant mieux, c'est ce qu'il faut. Écrivez-lui, et je me porte garant de votre départ d'ici à huit jours. Mais j'y mets une condition : ne montrez pas à votre belle-mère l'advertence qui remplit votre cœur. L'indulgence était une des vertus de celle qui doit rester votre modèle.

—Anne demeura seule un instant, essayant de dominer l'espèce de révolte qui s'emparait d'elle à la pensée de revoir sa belle-mère.

La porte s'ouvrit bientôt, et Laurence se montra sur le seuil, presque hésitante. Anne lui tendit la main.

—Le docteur m'a tout dit, murmura-t-elle : j'espère que vous serez heureuse, ma chère Laurence.

—Ah ! vous êtes bonne et généreuse ! s'écria madame du Valmoët avec une émotion sincère. Je regrette ce qui, dans ce mariage, peut froisser vos souvenirs de fille et d'amie, mais je serai toujours prête à sympathiser avec vous. ... Ma chère Anne, rien ne changera, n'est-ce pas ? Nous nous aimerons toujours ?

—Anne s'efforça de sourire, mais elle souffrait horriblement. Madame du Valmoët comprit son émotion et quitta bientôt la chambre ; la jeune fille s'assit près de la fenêtre, et son regard erra vaguement dans la rue presque déserte. Une sensation cruelle d'abandon, d'isolement, déchirait son cœur. Il y avait bien là quelque chose d'égoïste ; elle s'était attachée à sa belle-mère et s'était imaginé que celle-ci lui portait une affection exclusive et absolue. Maintenant, Laurence se composait une vie où la place de la jeune fille eût pu être supprimée, et Anne souffrait cruellement de ne plus être nécessaire au bonheur de personne.

—Si je venais à mourir demain, se disait-elle, quel vide laisserais-je ici-bas ?

Elle ne se souvenait pas, en ce moment, qu'elle aussi avait cherché à arranger son avenir sans songer à madame du Valmoët ; mais, telle est la jeunesse : un cœur accoutumé aux caresses de la vie, enveloppé de sollicitude, protégé longtemps contre les déceptions, s'accoutume à recevoir sans idée de retour, et Anne s'attendait de la part de Laurence à une abnégation maternelle. Le cœur d'une femme, en effet, n'arrive à l'oubli de soi complet que lorsqu'il s'incarne en ses enfants, à moins qu'un appel d'en haut, en la ravissant aux joies de la famille, lui communique un sentiment plus large, plus élevé et plus désintéressé à la fois—l'amour de tous ceux qui ont besoin de secours, de pitié ou de pardon.

XXIV

—Mais Monsieur. ...

—Mais Madame ! ... fit le docteur de sa plus grosse voix. —Que dira-t-on de ce départ ? Ne pensera-t-on pas que mon mariage est le signal d'une rupture avec ma belle-fille, et. ...

—Ne me parlez pas de On, s'il vous plaît, madame. C'est mon ennemi intime, et j'ai passé ma vie à le braver. Votre belle-fille est d'une santé délicate, elle est souffrante en ce moment, et lui imposer les émotions de ce mariage serait une cruauté inutile. Si peu qu'elle ait connu son père, et si bien qu'elle comprenne de votre part les secondes noces, il lui sera douloureux d'être là. D'ailleurs, entre nous, M. de Douhaut préférerait la voir s'éloigner momentanément.

—Mais je ne connais pas cette jeune femme qui l'invente. ...

—Je connais son mari, qui a donné jadis à mon neveu des leçons d'histoire. Georges est avec lui dans des termes très-intimes ; c'est un homme d'une haute valeur, et je sais que sa femme le rend parfaitement heureux, malgré une assez grande différence d'âge. Allons, décidez-vous à lui donner votre con-

sentement. Je vous dis que M. de Douhaut le désire ! D'ailleurs, elle reviendra, que diable ! Et votre terrible On verra bien que vous êtes toujours amies !

Quand le docteur se mêlait de quelque chose, il était rare que ce quelque chose ne réussit point. Comme madame Ayraud, l'amie d'Anne, indiquait une occasion sûre pour la jeune fille, celle-ci hâta ses préparatifs de départ, et se trouva deux jours après en wagon, en route pour la lointaine petite ville qu'habitait Marguerite.

Il était environ huit heures, le lendemain matin, lorsqu'on dut quitter le chemin de fer pour prendre place dans une diligence peu confortable où quelques voyageurs se plaignaient hautement d'être pressés et cahotés. Mais la campagne était si verte, si fraîche, si printanière à cette heure matinale que le cœur endolori d'Anne se sentit calmé par ce spectacle plein de charmes. Cette campagne bretonne éveillait en effet en elle ce qu'il y a de plus pur, de plus doux : les souvenirs d'enfance. C'était dans ce pays que s'étaient passées ses premières années, et des reminiscences confuses, attendries, mais joyeuses, venaient ajouter au plaisir qu'elle éprouvait à contempler de la verdure et de riants horizons.

Appuyée contre la portière, son voile relevé, elle aspirait avec délices l'air vivifiant qui agitant les petites boucles de ses cheveux. Elle éprouvait un naïf enchantement à traverser les villages, et regardait avec intérêt les enfants joufflus, au visage barbouillé, qui couraient, pieds nus, après la voiture. Le temps ne lui parut pas long, malgré le défaut de confort du véhicule, et elle fut tout étonnée lorsque, à un détour de la route la ville lui apparut blottie au fond d'une vallée verdoyante.

Beaucoup de touristes se laissent rebuter par une heure et demie passée dans une mauvaise voiture, et Lannion—c'est le nom de cette ville—ne sera bien connu que lorsqu'un chemin de fer y amènera les voyageurs. Il est digne d'intérêt, cependant, et maints Anglais curieux visitent chaque année ce pays vraiment pittoresque, qui joint à une riantة fertilité la majesté sauvage de grèves hérissées de rochers, et où l'archéologue et le peintre peuvent étudier des ruines splendides, posées dans des sites merveilleux.

La ville elle-même offre un aspect vraiment enchanteur, à demi ensevelie dans des masses de feuillage diversement teintées, avec sa rivière, la tour carrée de l'église, et le clocher grisâtre de Brélèvez dominant les jardins en terrasse. Anne ne se lassait pas d'admirer ce coup d'œil ; le repos et la paix semblaient l'attendre dans cette jolie vallée, et elle n'eût pas cru pouvoir ressentir, loin de son cher Paris, une impression si joyeuse.

Tout à coup, elle poussa une exclamation de plaisir. Deux personnes s'avançaient rapidement sur la route, et un mouchoir blanc s'agitait au souffle de la brise. La diligence s'arrêta aussitôt, et la jeune fille se trouva pressée dans les bras de son amie.

—Veux-tu faire à pied le bout de chemin qui nous reste, ou préfères-tu remonter en voiture ?

—Oh ! j'aime mieux marcher ; nous serons ensemble, et cette campagne est si jolie !

M. Ayraud, souriant de la joie de sa femme, arrivait alors. Il fut présenté à Anne et lui exprima le plaisir qu'il avait à la voir, mais il se mêla peu à la conversation à bâtons rompus qui se poursuivait entre les deux amies. C'était un homme d'environ quarante-cinq ans, d'un extérieur distingué, un peu grave, pour lequel Anne éprouva une sympathie immédiate.

La maison était située à l'entrée de la ville, presque dans le faubourg ; elle était ancienne et pittoresque, avec la tourelle où tournait l'escalier, et la glycine qui égayait sa façade grise. Anne fut introduite dans un salon un peu sombre, plein de fraîcheur, où des fleurs nouvellement cueillies répandaient un parfum pénétrant, puis dans une petite chambre inondée de soleil, où Marguerite, après lui avoir fait embrasser son bel enfant, s'enferma avec elle, sous prétexte de l'aider à ranger le contenu de sa malle ; mais cette occupation traina en longueur : les deux amies étaient si heureuses de se retrouver !

—Anne évoqua d'abord les souvenirs communs, ces années du couvent, si riantes, si pleines de gaieté et d'espérance. « Te souviens-tu ? ... » était le mot magique qui, comme par enchantement faisait revivre de chères images et de joyeuses reminiscences.

—Anne, notre bonne Mère Saint-Charles, t'en souviens-tu ? ... Comme elle supportait patiemment nos taquineries ! Et la Sœur Sainte-Rose, cette jolie novice qui mourut d'une maladie de poitrine, et qui était plus gaie, plus radieuse à mesure qu'elle devenait plus maigre et plus pâle ? Et la vieille tourrière qui faisait les commissions en ville, avec son immense panier ! ... Et le pauvre petit moineau qu'Amélie élevait en cachette dans son pupitre, et qui mourut d'être trop bien nourri ! Te rappelles-tu son épitaphe ? ...

(La suite au prochain numéro.)

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirof Calmant de Mme Cherlow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurable. Les *Trochisques de Brown* pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme un sirop et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades ; soulagent l'irritation, guérissent l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhes et maux de Gorge, et les autres maladies auxquelles sont sujets les orateurs publics et les chanteurs. Depuis 30 ans que ces *Trochisques* sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu partout à 25 cents la boîte.

LAVAL

I

Les déserts s'effaçaient, et la Nouvelle-France
Le laissait emporter aux bras de l'Espérance,
Sous le regard béni de la religion :
Les pionniers bretons se vouaient à leur tâche ;
Et les bois en pleurant s'affaissaient sous la hache
De la civilisation.

Les fils de Loyola, ces éclaireurs sublimes,
Avaient frayé la voie aux aïeux magnanimes
Plantant leur tente aux bords du grand fleuve enchanteur ;
Ils avaient de leur sang rougi les solitudes,
Annoncé l'Eternel aux fauves multitudes,
Du Labrador à l'Equateur !

Ils avaient, poursuivant leur mission féconde,
Jeté de nouveaux noms sur la carte du monde,
Découvert cette zone, au soleil si vanté,
Où des peuples ardents viennent s'asseoir en foule,
Où la main du travail avec orgueil déroule
L'étendard de la liberté !

* *

Un jour, Québec frémit sur son rocher immense ;
Nos grands bois, modulant leur sauvage romance,
Ressentirent un doux frisson ;
L'air embaumé s'emplit d'étranges symphonies ;
Le Saint-Laurent calma ses vagues infinies ;
L'aigle interrogea l'horizon !

Les canons, les tambours et les cloches vibrantes,
Dans un vaste huzanna de clameurs délirantes,
Annoncèrent bientôt un grand événement ;
Et la foule, couvrant du port chaque avenue ;
Accourut de partout saluer la venue
D'un jeune ambassadeur au front noble et charmant.

II

Cet homme, devant qui tout un monde se presse,
Qui fait sur son passage éclater d'allégresse
Le Français avec l'Algonquin,
C'est Laval dont le nom, ceint d'un nimbe de gloire,
Résonnera toujours, comme un cri de victoire,
Sous le soleil américain !

Affrontant les périls du farouche Atlantique,
Aux applaudissements d'un peuple frénétique,
Cet illustre envoyé, sans armes, sans blason,
Est venu, tout entier à l'œuvre évangélique,
Hisser sur notre sol le drapeau catholique,
De l'éternel semeur cultiver la moisson !

A sa voix, sur les bords de nos fleuves dantesques,
S'élançant tout à coup des temples gigantesques,
Et des clochers audacieux !
A sa voix, à sa voix que parfois il déchaine
Les lâches assassins de la raison humaine
Tremblent et regardent les cieux !

Dans la hutte indienne, au fond des forêts mornes,
Dans les hameaux naissants, le long des flots sans bornes,
Il verse des trésors de foi, de charité !
Ce héros donnerait tout son sang goutte à goutte,
S'il savait que ce sang doit éclairer la route
Où tatonne souvent la pauvre humanité !

Un but radieux brille à ses yeux de prophète :
Pour le nom canadien son âme satisfaite
Voit des jours glorieux venir ;
Et, pilote hardi, debout dans la tourmente,
Il aide à gouverner sur la vague écumante
La nef qui porte l'avenir.

Son cœur brûle toujours pour quelque noble cause,
Réalissant bientôt un projet grandiose,
Il fonde dans Québec ce foyer immortel
Qui déverse à longs flots ses fécondes lumières
Sur l'enfant des palais et celui des chaumières,
Sur les futurs gardiens du trône et de l'autel !

Mais la vieillesse enfin dans ses travaux l'arrête.
Aspirant au repos, il va de la retraite
Savourer les instants si beaux
Dans l'asile béni qui lui devait ses bases ;
Il va, seul avec Dieu, l'œil ébloui d'extases,
Se recueillir sur les tombeaux.

Plongé dans l'idéal des visions étranges,
Il semble quelquefois parler avec les anges !
L'aurole déjà sur ses cheveux blancs luit !
De son dernier soleil voyant pâlir la flamme,
Le pontife caresse encore dans son âme
Mille rêves pour ceux qui viendront après lui !

* *

Quand la mort vint frapper cette auguste ruine,
De tous les points connus et de chaque poitrine
Un long cri de douleur émut l'immensité ;
Et, comme foudroyé par quelque grand désastre,
Le peuple crut alors voir disparaître l'astre
De sa nationalité.

III

O Laval ! saint prélat que mon âme révère,
Quitte, pour un instant, des tombeaux la poussière,
Vois la rive où jadis Montcalm a succombé !
Vois comme a prospéré la semence féconde
Que tu distribuas aux bords du nouveau monde,
Depuis le Saint-Laurent jusqu'au Meschacébé !

Comme est ramifié ce bel arbre mystique
Que tes mains ont planté sur le sol poétique
Illustré tant de fois par tes grands successeurs !
Comme a brillé toujours l'ardente colonie,
Malgré le long oubli de la France bannie,
Malgré la cruauté des lâches oppresseurs !

Deux siècles sont passés depuis l'heure bénie
Où tu viens, déployant ta force et ton génie,
De notre épiscopat jeter les fondements :
L'humble pays n'est plus, ô vénérable apôtre !
Notre empire s'étend d'un océan à l'autre,
Et l'on rêve toujours d'amples enfantements !

Deux siècles sont passés, et nous gardons encore
L'héritage sacré dont la France s'honore :
Ses croyances, sa langue et ses traditions !
Nul pouvoir n'a jamais fait ployer notre race,
Et, depuis quarante ans, nous avons une place
Au soleil radieux des vieilles nations !

Autour de nos grands lacs plus de forêts profondes !
Partout les moissons d'or bercent leurs vagues blondes
Aux souffles parfumés des roses profondes ;
La vapeur en tous sens sillonne les rivages ;
Sur les derniers débris des bourgades sauvages
D'opulentes cités étalent leurs splendeurs !

L'Amérique a tracé du bout de son épée,
Une majestueuse et sublime épopée !
Tout tressaille aujourd'hui devant son pas géant ;
Son audace a détruit pour toujours la distance ;
Et quand on veut jeter sa pensée à la France,
L'on fait parler la foudre à travers l'océan !

Que tu dois être fier, père de la patrie,
De voir, en ce moment, notre terre chérie
Déployer tant d'éclat, tant d'efforts triomphants !
Que tu dois être heureux de savoir que les rêves
Qui berçaient ton esprit dans nos bois, sur nos grèves,
Furent réalisés par tes nobles enfants !

Oh ! sois loué, Laval, ô héros de l'Eglise !
C'est toi qui sur nos bords as consolidé l'assise
De la religion, de nos droits les plus chers !
C'est toi qui nous rendis si forts aux jours d'épreuve !
Ta mémoire vivra tant que notre grand fleuve
Epanchera ses flots dans l'abîme des mers !

1882.

W. CHAPMAN.

LÉON XIII A PARIS

(Du Figaro)

En 1848, quand la révolution chassa Pie IX de sa capitale ensanglantée, le général Cavaignac lui offrit l'hospitalité française, en attendant l'envoi d'une armée pour relever son trône ; — et l'on put croire un instant que le pape allait devenir l'hôte respecté de la République.

En 1871, après l'invasion de Rome par les Piémontais, M. Thiers à son tour, en voyant le Souverain-Pontife réduit aux quatre murs du Vatican, s'empressa de mettre à sa disposition l'une de nos résidences royales les plus dignes d'un tel honneur par son admirable situation comme par ses souvenirs : le château de Pau ; — et une seconde fois la France républicaine put se croire à la veille d'abriter la papauté en exil.

Enfin, l'année dernière, M. Grévy, dit-on, oubliant qu'il avait signé les décrets du 29 mars, aurait eu la pensée d'offrir au successeur de Clément V et de Benoit XII le vieux palais d'Avignon, que des travaux rapides auraient pu mettre en état de recevoir, après cinq siècles écoulés, le cortège errant de ses anciens maîtres.

Pie IX préféra Gaëte, puis sa prison. — Est-il probable que Léon XIII, malgré ses sympathies marquées pour la France et l'indubitable accueil qu'il y rencontrerait, choisisse notre pays pour refuge, le jour douloureux où il se déciderait à chercher, hors de l'Italie, l'entière liberté de sa mission divine ?

Je n'oserais le dire, mais, en attendant qu'il se prononce et fixe son choix — il nous arrive, sinon en personne, du moins en effigie ; et si ce n'est pas encore lui-même, c'est son image tellement vive et saisissante qu'elle équivaut presque à la vérité.

Pour dire simplement les choses, c'est le portrait du pape qui vient à Paris, portrait magistral, de grand style, de larges proportions, et qui montrera le vrai Léon XIII à tous ceux qui n'ont pu le voir dans son cadre naturel du Vatican.

Cette œuvre maîtresse sera l'une des attractions supérieures du prochain Salon, sinon la principale. Elle saisira le visiteur dès son entrée et le gardera sous le charme dominateur et invincible qui s'en échappe.

J'avais vu ce portrait à Rome, avant qu'il ne fût achevé. Je l'ai revu à Paris, la veille du jour où il partait pour les Champs-Élysées. Mon impression est restée la même, profonde, irrésistible ; et je ne crains pas de dire qu'aucun de ceux qui franchiront le seuil du Palais de l'Industrie ne pourra s'en défendre.

* *

Un de ces derniers dimanches, j'étais allé à Notre-Dame entendre le P. Monsabré. L'éloquent orateur traitait précisément du chef de l'Eglise, et voici dans

quels termes sa parole originale et puissante l'annonçait à l'auditoire :

“ En lisant l'histoire du grand siècle, vous avez dû vous représenter les vastes et magnifiques salles du palais de Versailles remplies d'une foule somptueuse, choisie parmi les plus nobles familles de France, duca, marquis, comtes, barons : Tout ce monde est heureux et fier d'être admis aux honneurs d'une présentation ; tout ce monde attend respectueusement le grand monarque, qui daignera tout à l'heure lui donner un sourire en passant ; tout ce monde se communique à mi-voix ses impressions et ses espérances. Après une longue et fatigante station, on entend enfin le pas mesuré des gardes et la voix des officiers de service qui crie : “ Messieurs, le Roi !... ” Silence et profonde émotion : Louis XIV paraît et s'avance solennellement à travers les rangs pressés de cette foule humblement courbée devant sa royale majesté.

“ Je n'ai point à vous dire si Louis XIV méritait tant d'honneurs, mais je sais qu'avec toutes ses gloires de naissance, de gouvernement et de conquêtes, il n'était qu'un tout petit monarque en comparaison de celui que je vous annonce aujourd'hui : “ Messieurs, LE PAPE ! ”

* *

C'est bien lui, en effet, l'auguste représentant de la plus haute royauté comme de la plus antique dynastie que le monde connaisse. Le voilà ; il nous regarde, il va parler ; et l'on se sent prêt à s'incliner avec respect devant sa main désarmée. Il n'a ni un pouce de territoire, ni un soldat, ni un écu ; il est captif ; il ne vit que d'aumônes ; et cependant il est plus grand que les rois et il domine toutes les couronnes. — Autrefois, à Saint-Pierre, dans les cérémonies du dimanche des Rameaux, il voyait les princes et les souverains venir, comme de simples fidèles, s'agenouiller devant lui pour en recevoir la palme sacrée. Vainement a-t-on diminué l'éclat de sa splendeur terrestre : il n'en reste pas moins la source mystérieuse de toute autorité politique et le meilleur garant de la sécurité sociale.

J'ai déjà plus d'une fois esquissé ici la figure du pape, mais il reste toujours des traits à y ajouter. Personne n'a rendu cette imposante et douce physionomie d'une façon plus lumineuse et plus complète que l'auteur de cet admirable portrait. Il en a pour ainsi dire dégagé la philosophie en faisant éclater le caractère et la grandeur morale à travers la ressemblance physique.

Ce n'est pas le pape au repos, dans la tranquille attitude de la méditation ou de la prière, qu'il a voulu peindre ; mais le pontife en action, le vicaire du Christ exerçant son magistère suprême, l'homme public et officiel, pour ainsi dire, apparaissant dans ses hautes fonctions et dans le rayonnement même de son autorité supérieure.

Le moment choisi est celui d'une de ces audiences solennelles où le pape reçoit des milliers de pèlerins dans les célèbres galeries connues sous le nom de Loges de Raphaël.

Il est debout, tout en blanc, avec le camail sur les épaules et la ceinture de moire blanche frangée d'or, sur les plis soyeux de laquelle se détache la croix du pasteur.

Le front est éclairé, les tempes larges et saillantes, ombragées de chaque côté d'une légère touffe de cheveux blancs. Le regard est pénétrant et ferme. On y devine la volonté réfléchie et persévérante. La bouche a un paternel sourire, et l'ensemble exprime à la fois la grâce, la tendresse et la dignité.

La tête est tout chez Léon XIII, tant le corps grêle, mince, aérien pour ainsi dire, semble se dérober. On croirait volontiers qu'il n'y a qu'une âme sous cette robe flottante, qui laisse au spectateur l'idée de la transparence. Tout au plus s'y cache-t-il un roseau, frêle et chétif, mais c'est bien le roseau de Pascal, et, en le regardant, on comprend cette définition d'un prélat de son entourage : “ Léon XIII, c'est une lame d'acier ayant une soutane pour fourreau. ”

Au bas du vêtement blanc, et se détachant sur un tapis vert à grandes arabesques, passent les mules de velours rouge brodées d'or.

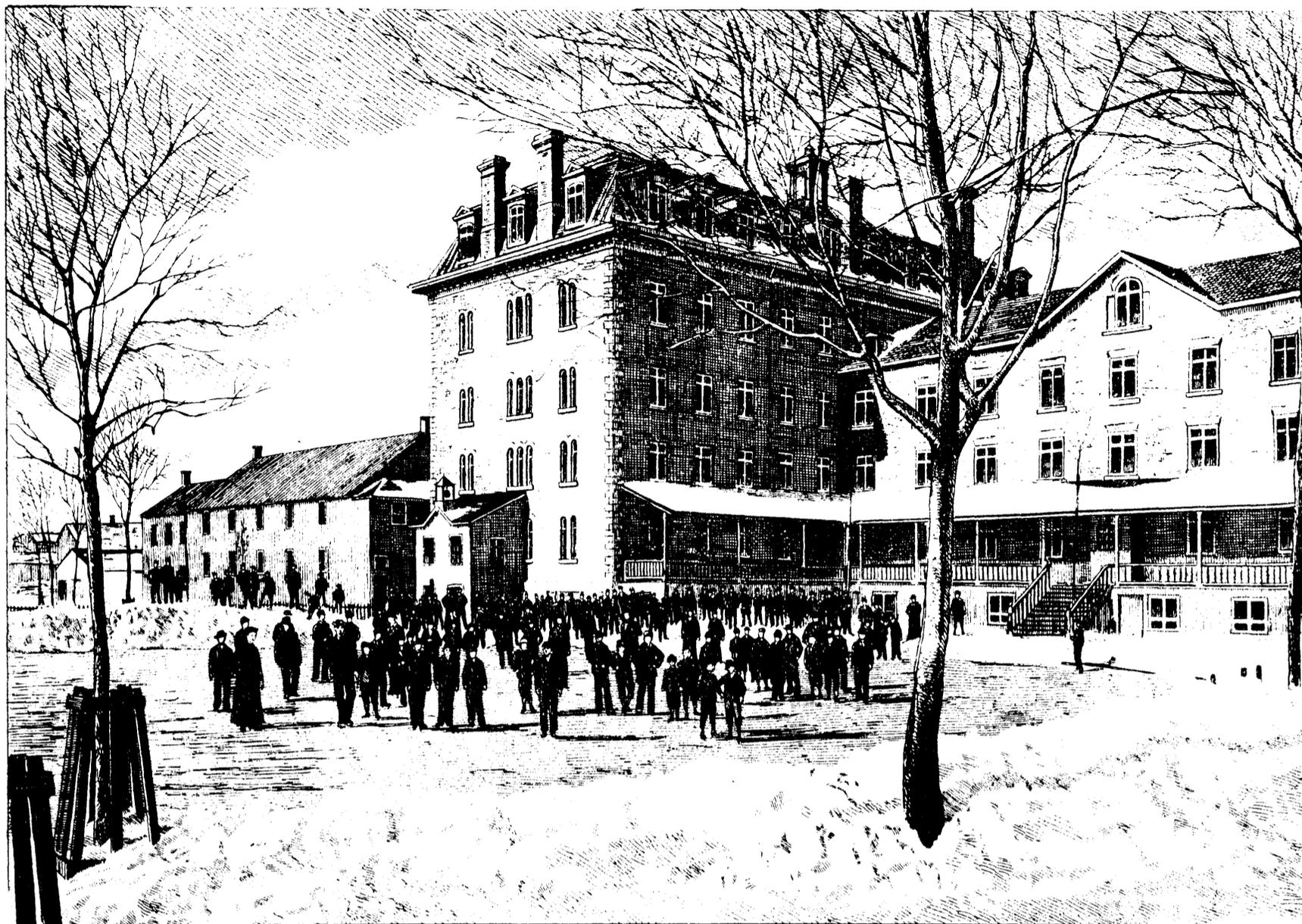
La main gauche est appuyée sur une table richement ornée, où le Crucifix et deux volumes de saint Thomas, symbolisant l'alliance de la raison et de la foi, indiquent la double source à laquelle le pontife sait puiser la force et l'espérance.

Tout le personnage est en relief sur une draperie sombre, élégamment relevée à l'italienne pour laisser voir un coin d'horizon bleu, sur lequel se profile, au second plan, la masse imposante de Saint-Pierre.

Encore une fois, ce qui ressort par-dessus tout de cette toile expressive et puissante, c'est l'idée d'autorité, c'est la notion souveraine du pouvoir et du gouvernement.

On comprend, en le regardant, que cette petite main, maigre et blanche, à travers laquelle circule à peine le sang, porte en réalité tout le monde moral, comme Isaïe nous dit que Dieu soutient d'un seul doigt la masse physique des mondes.

Ce portrait illumine le fond de l'homme. Il laisse deviner toute la force qui se cache derrière la modé-



LE COLLÈGE D'OTTAWA



NOUVEAU PONT, À WINNIPEG, EMPORTÉ PAR LA GLACE, 19 AVRIL 1882

ration et la mansuétude, et en le contemplant, je me rapelais cette énergique parole d'un admirateur de Léon XIII : " C'est le lion de Juda, qui ne rugit pas, mais qui attend avec calme l'heure de son rugissement, " — qui attend avec calme l'heure de son rugissement, — c'est à dire l'heure peut-être prochaine des résolutions héroïques et des actes suprêmes.

* *

Ce portrait a été peint au Vatican, et dans le cabinet même du pape, surpris ainsi dans ses habitudes et dans son cadre intime. Léon XIII ne s'est prêté à l'œuvre d'art sollicitée par son entourage qu'à la condition de n'interrompre en rien le courant de sa vie et de ses travaux, et c'est au milieu de sa vaste correspondance, de ses dossiers et de ses livres, que le peintre a été admis à crayonner ses traits et sa démarche. C'est à dire combien l'œuvre est vivante et avec quelle fidélité précise elle reproduit toutes les nuances et tous les détails dont l'ensemble harmonieux constitue seul la vraie ressemblance.

Le pape se lève à six heures. Après ses méditations et sa messe, il prend un léger déjeuner, puis s'enferme aussitôt avec ses secrétaires, notamment ce sympathique et doux Mgr Boccali, qu'il a amené avec lui de Pérouse, et qui se fait avec tant de bienveillance aimable le reflet de la grâce et de l'affectueuse bonté du Saint-Père. C'est là qu'il a fallu le saisir, entre les mille occupations et les mille soucis du gouvernement de l'Eglise, mais toujours calme et souriant, parce qu'il porte au fond de lui-même la sérénité des décisions inébranlables.

Le peintre a traduit admirablement cette quiétude invincible et sereine, qui est comme l'illumination même de son tableau; aussi peut-on dire que, par cette œuvre hors ligne, M. Gaillard s'est placé au premier rang des maîtres du genre, c'est-à-dire de ceux qui ont peint l'âme derrière le masque du visage et montré l'homme par les côtés surhumains de sa nature. M. Gaillard, qui est surtout un maître du burin, s'était révélé déjà par un beau portrait du comte de Chambord, où il a su résumer toute la majesté d'une grande race. Ce portrait de Léon XIII achève de le classer, et la gravure ne tardera pas sans doute à populariser une œuvre où tous les catholiques aimeront à retrouver la pensée supérieure de leur foi.

Oui, c'est bien là le pape qui plane dans les hauteurs de l'humanité, et qui, tranquille sur l'avenir dont il a les promesses, embrasse, suivant son mot conciliant d'hier, toute la " République chrétienne " dans une même et profonde tendresse. Quoique dépouillé, il apparaît plus grand que ses spoliateurs, et tandis que ceux-ci oppriment ou désolent leurs peuples, il pardonne à tous, en restant, selon la belle expression de Châteaubriand, le seul souverain qui bénisse ses sujets !

PH. DE GRANDLIEU.

LES LILAS

C'est le mois des lilas, des lilas jolis, des lilas fleuris, des lilas fleurant le miel, des lilas couleur du ciel, couleur du ciel à l'heure où les nuages sont encore azurés par la nuit qui s'en va et sont déjà rosés par l'aube qui vient, en sorte que cet azur et ce rose se fondent en une délicate et tendre nuance de liquide améthyste; c'est le mois des lilas fleuris fleurant le miel.

* *

A la fenêtre grande ouverte, l'ouvrière travaille en chantant, et fait assaut de roulades avec le petit serin en cage. Au fil de fer de la cage, près du biscuit, est accroché un brin de lilas. Et de temps en temps, quand ils sont las, l'oiseau vient becqueter une larve d'eau suspendue à la fleur, et la fillette se penche pour respirer une bouffée de la fraîche odeur qui sent le printemps et la campagne.

* *

Dans le salon encombré de meubles, la femme élégante promène languissamment son ennui. Elle soulève les tentures, feuillette les livres, tapote sur le piano et songe sans savoir à quoi, ne trouvant aucun charme à toutes ses richesses familiales. Mais sur la cheminée, dans un cornet de cristal, une branche de lilas s'épanouit, et chaque fois que la jeune femme passe auprès, un vague sourire de souvenir heureux fleurit sur ses lèvres pâles, qui sont comme la fleur teintée d'améthyste.

* *

—Hu ho ! dia ! crie le charretier. Et, se baissant, il ramasse sur le pavé une pauvre touffe de lilas, qui a roulé dans la poussière. Il la secoue, la trempe à une borne-fontaine, et voici que la fleur reprend un instant de vie. Il en pique un pompon derrière l'oreille du limonier, et il mâchonne le brin qui reste, en dilatant ses narines poilues pour humer l'âme des lilas fleuris fleurant le miel.

* *

Le valet de chambre a fini la toilette de monsieur. Après avoir donné la dernière chiquenaude au col du

veston, il prend le pulvérisateur pour embaumer dans l'odeur à la mode toute la suave petite personne du gentleman à tournure de groom. Mais monsieur trouve aujourd'hui que l'odeur à la mode est agaçante. Il fait du doigt un signe de refus, et, prenant dans un gros bouquet une poignée de lilas, il l'égrène entre ses mains frottées avant de passer ses gants de cheval.

* *

Plus triste encore que de coutume, la vieille mère, devant ce printemps radieux, songe aux printemps passés, où s'épanouissaient avec les fleurs les chers enfants qu'elle a perdus. Et elle s'en va là-bas, dans le cimetière plein de verdure éclatante et de moineaux amoureux, elle s'en va déposer sur les tombes les bottes énormes de lilas, de lilas mélancoliques, de lilas qui ont la couleur charmante et navrante des robes de deuil.

* *

Les gamins sortent de l'école en vrombissant comme un tourbillon d'abeilles. Et vite, vite, avant que le propriétaire bougon soit venu les menacer de son balai, vite ils escaladent le mur pour arracher les branches qui pendent au-dessus de la rue. Et ce n'est plus à coups de pierres aujourd'hui qu'ils se mitraillent; c'est à coups de perles violettes, à coups de parfums, et les vaincus sont fouettés avec des grappes de fleurs.

* *

Le croûton de pain ramassé par terre est bien dur. Le vieux qui le mange a bien peu de dents. Ah ! comme quelque chose serait bon à grignoter avec ! Quelque chose, n'importe quoi, cela ferait un douceur. Aussi faut-il bénir la fille folle qui, en passant, lui a jeté en guise d'aumône un brin de lilas pris à son corsage. Car le pain du gueux est moins dur et moins amer, maintenant qu'il le mâche machinalement avec des grains de lilas, de lilas jolis, de lilas couleur de ciel, de lilas fleuris fleurant le miel.

JEAN RICHEPIN.

NOUVELLES DIVERSES

Environ 3,000 cordes de bois ont été réduites en cendres sur la ligne du chemin de fer du Nord.

Depuis l'automne dernier, on a exporté de Toronto aux États-Unis pour \$350,000 de pommes de terre.

A une assemblée des commerçants de charbon de Montréal, on a décidé de diminuer le prix du charbon pour l'été.

Il est rumeur que la princesse Béatrice, la plus jeune fille de la reine Victoria, doit épouser bientôt le prince Frédéric William, l'aîné des fils du Landgrave de Hesse.

Nous apprenons qu'en vertu d'un décret du Président de la république française, en date du 15 avril, M. Martial Chevalier, ancien consul général de France à Québec, a été nommé ministre plénipotentiaire.

La maladie connue sous le nom de " Pink eye, " a paraît-il, causé la mort d'un grand nombre de poulains dans la province, ce printemps. Sur l'île de Montréal seule, on constate une perte de plus de 500 de ces animaux.

Plusieurs dames religieuses du monastère des Ursulines, de Québec, entre autres les révérendes mères St-Raphaël et St-Henri, sont parties vendredi par le vapeur *Saguenay* pour leur mission du lac St-Jean. Ce sera une date mémorable dans les annales de cette vénérable institution.

Jeudi dernier, a eu lieu à l'église St-Patrice, de Québec, l'abjuration d'une dame qui est ici depuis une couple de mois des États-Unis. La cérémonie à l'église a attiré un grand nombre de personnes. Un officier du parlement fédéral et une jeune demoiselle de Saint-Romuald ont agi comme parrain et marraine pour l'étrangère.

Le gouvernement vient de publier un état indiquant le nombre de fabriques de beurre et de fromage en opération dans la province de Québec pendant l'année 1881. Ce sont les comtés de Rouville et de Huntingdon qui possèdent le plus grand nombre de fromageries, vingt-deux chacun. Viennent ensuite les comtés de Saint-Hyacinthe, d'Yamaska, de Bagot, de Nicolet. Il y a en tout 198 fromageries, 30 beurreries et 5 fromageries et beurreries combinées.

Un grand nombre d'autres établissements seront en opération à partir du mois de mai 1882, entre autres une beurrerie-école à Sainte-Marie de la Beauce.

\$200 de récompense. — Cette récompense sera payée à quiconque donnera des informations pour la découverte et la conviction des personnes vendant des Amers de Houblon falsifiés, contrefaits ou imités, ou toutes autres préparations avec le mot de *Houblon*, en vue de frauder le public. Les véritables *Amers de Houblon* ont une gerbe de houblon vert imprimée sur le blanc de l'étiquette, et sont les seuls purs et le meilleur remède contre les maladies du foie, des rognons et du système nerveux. Méfiez-vous de toutes les autres préparations annoncées dans les journaux comme étant les " Amers de Houblon. " Quiconque débitant aucune contrefaçon sera poursuivi.—Compagnie manufacturière des Amers de Houblon, Rochester, N.-Y.

Le *Western Catholic*, de Chicago, rapporte : Il est constaté par l'évêque Gilmour et aussi par les membres les plus respectés de notre clergé qu'ils ont souffert du rhumatisme et ont employé avec succès l'Huile de St. Jacob, après avoir essayé vainement d'autres remèdes. Plusieurs de nos propres connaissances qui ont souffert de cette terrible maladie n'ont obtenu de soulagement qu'après avoir fait usage de l'Huile de St. Jacob.

M. Joël D. Harvey, collecteur du revenu des États-Unis, a dépensé, pour remèdes, près de deux mille dollars pour son épouse qui souffrait horriblement du rhumatisme, et ce n'est qu'après avoir fait usage de l'Huile de Saint Jacob qu'elle sentit du soulagement. Cette huile a accompli ce que la science médicale n'avait pu faire.

Nous pourrions donner une foule de témoignages de ce que nous avançons ici. M. J. A. Conlam, bibliothécaire de l'Union Catholique de cette ville, dit :

" Je désire ajouter mon témoignage à la suite de tant d'autres, pour prouver de l'efficacité de l'Huile de St. Jacob. Une seule bouteille m'a guéri du rhumatisme. Je donne ce témoignage dans l'intérêt et pour le bien de mes semblables.

J. A. CONLAM,
" Bibliothécaire. "

Est-ce vrai ?

Us et coutumes.

Dans les pays froids on dit :

" Quand vous me reverrez, il fera chaud ! "

Au Sénégal, il paraît qu'on dit :

" Quand vous me reverrez, il fera froid ! "

Oh ! les latitudes !

Dans un salon.

—Qu'elle chante bien madame B... !

—Oh !

—A-t-elle la voix fraîche ! ...

—Si fraîche... que son mari est toujours enrhumé !

LES ÉCHECS

Montréal, 25 mai 1882.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue Saint-Bonaventure.

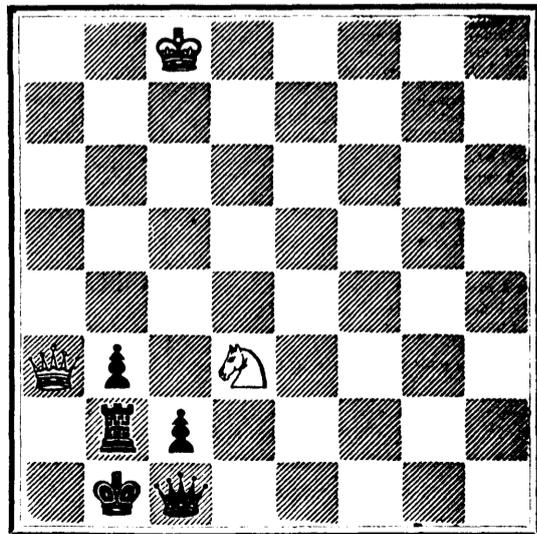
SOLUTIONS JUSTES :

No. 310. — MM. Eus. J. Maurien, Québec ; N. H. Guérin, Montréal ; F. H. Gingras, Trois-Rivières ; L. O. P., Sherbrooke ; L. Dargis, P. Fabien, M. Lafrenais, Montréal ; Un amateur, Terrebonne ; N. P., Sorel ; H. Lupien, V. Gagnon, S. Tudieu, Eusèbe J. Maurien, Québec.

PROBLEME No. 311.

Composé par M. SAMUEL LOYD.

NOIRS.—5 pièces.



BLANCS.—3 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION.—No. 310.

Blancs.

1 D 5e D

2 D ou F, échec et mat.

Noirs.

1 Ad libitum.

L'HUILE ST-JACOB



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND

POUR RHUMATISME,

La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, l'Inflammation du Gosier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendue Par Tous Les Drogistes Et Commerçants De Médecines.

A. VOGELER & CIE., Baltimore, Md., U. S. A.

A. BELANGER MEUBLES

PREMIERE CLASSE Spécialité d'Ameublements de Salon 276 RUE NOTRE-DAME MONTREAL.

LA COMPAGNIE LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE) CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS, LITHOGRAPHES, IMPRIMEURS, GRAVEURS, EDITEURS, ETC., ETC. 3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Elle possède en outre: 12 presses à vapeur, 1 machine patentée à vernir les étiquettes, 1 machine électrique à vapeur, 4 machines à photographie, 2 machines à gravure photographique, 2 machines à enveloppe.

Aussi: Machines à perforer, à couper, à marquer, dresse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées. G. B. BURLAND, Gérant

"L'OPINION PUBLIQUE"

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

BULLETIN MENSUEL DU Bureau de Poste de Montréal MAI 1882

Table with columns: Distribuées, DÉPÊCHES, Fermées, A. M., P. M. Rows include destinations like Ontario et Etats de l'Ouest, Québec et Provinces Maritimes, etc.

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. - En 100 caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes: Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complets pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Echantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c. Adresse: STEVENS & BROS., boîte 22, Northford Ct.,

MOUSSEAU, ARCHAMBAULT & MONK AVOCATS, No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND MONTREAL)

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R., et M.P., Sec. d'Etat. F. D. MONK, B.C.L.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS

Vendue chez tous les Epiciers respectables

LES PILULES GOLVIN ET LEUR IMITATION



On cherche à amener une confusion par une imitation grossière des Pilules Golvin. - Toute boîte de Pilules qui ne serait pas conforme au modèle ci-contre devra être considérée comme une contrefaçon. De plus, chaque pilule porte imprimé le nom Golvin. - Les Pilules de Golvin sont un puissant purgatif du sang. Elles sont efficaces dans toutes les maladies; elles guérissent les Constipations les plus opiniâtres, les Rhumatismes, la Goutte, les Maladies de la peau, et particulièrement toutes les affections énumérées dans le Nouveau Guide de la Santé. En purifiant le sang, elles sont un préservatif des nombreuses maladies et les moindres maux qu'amène le renouveau. - Se vendent dans toutes les Pharmacies. - Exiger avec chaque boîte le Nouveau Guide de la Santé. - Toute communication relative à la Méthode dépurative, doit être adressée à M. GOLVIN, 50, rue Olivier-de-Serres, Paris. - A Montréal, LAVIOLETTE & NELSON.

Compagnie du chemin de fer du Pacifique canadien

La COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE CANADIEN offre à rendre des terres dans la FERTILE CONTRÉE de Manitoba et le Territoire du Nord-Ouest, moyennant certaines conditions de culture, à raison de

\$2.50 L'ACRE

Le prix d'achat est payable un sixième comptant et la balance en cinq versements annuels avec intérêt à six pour cent.

UNE REMISE DE \$1.25 L'ACRE

est allouée pour la culture, tel que décrit dans les règlements agraires de la Compagnie.

LES TITRES DE PROPRIÉTÉS

de la Compagnie, que l'on peut se procurer dans toutes les agences de la Banque de Montréal, et dans les autres institutions financières du Canada, seront

RECUS A DIX POUR CENT DE PRIME

sur leur valeur au pair, plus les intérêts composés, pour et en paiement du prix d'achat, diminuant d'autant par conséquent le prix de la terre pour l'acheteur.

Des conditions spéciales seront faites aux compagnies d'émigration et d'agriculture. Pour copie des règlements agraires et autres détails, s'adresser au commissaire des terres de la compagnie, JOHN McTAVISH, à Winnipeg, ou au sousigné,

(Par ordre des directeurs.) MONTREAL, 1er Décembre 1881.

CHARLES DRINKWATER, SECRÉTAIRE.



CHEMIN DE FER Q. M. O. & O.

CHANGEMENT D'HEURES

A PARTIR DE LUNDI, 2 JANVIER 1882,

Les trains partiront comme suit:

Table with columns: MIXTE, MALLE, EXPRESS. Rows include Départ de Hochelaga pour Ottawa, Arrivée à Ottawa, Départ de Ottawa pour Hochelaga, etc.

Bureau Général, 13, Place d'Armes

BUREAUX DES BILLETS:

13 PLACE D'ARMES, 302 RUE ST-JACQUES, MONTREAL. VIS-A-VIS L'HOTEL ST-LOUIS, QUÉBEC. VIS-A-VIS L'HOTEL RUSSELL, OTTAWA. L. A. SÉNÉCAL, Surintendant-Général.

LACOSTE, GLOBENSKY & BISAILLON, AVOCATS,

No. 111, Cote de la Place-d'Armes. MONTREAL

ALEX. LACOSTE, C.R.L.L.D. BENJ. GLOBENSKY, C.R. F. J. BISAILLON, B.C.L. T. BROSSEAU, L.L.B.

LORGE & CIE.

21, RUE SAINT-LAURENT

Tiennent une spécialité de Chapeaux de Soie de Fentre qu'ils fabriquent eux-mêmes.



Chemin de Fer Intercolonial

1881-Arrangements d'Hiver-1882

A partir du 21 Novembre 1881, les trains directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit:

Table with columns: Part de, Arrivée à. Rows include Pointe-Lévis, Rivière-du-Loup, Trois-Pistoles, etc.

Ces trains font la connexion à la Jonction des Chaudières, avec les trains du Grand-Tronc qui partent de Montréal à 10.00 p. m.

Les trains pour Halifax et St-Jean vont directement à leur destination de dimanche.

Les trains quittant Halifax à 2.45 p. m., et St-Jean à 7.25 p. m., et arrivant à Montréal à 6 hrs. a. m., en faisant connexion à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc à 8.10 p. m., restent à Campbellton le dimanche.

Le char Pullman qui part de Montréal le Lundi, le Mercredi et le Vendredi, va directement à Halifax, et celui qui part le Mardi, le Jeudi et le Samedi, va directement à St-Jean.

Pour ce qui regarde les prix de passage, le taux du fret, les arrangements des convois, etc., des informations complètes seront données par

G. W. ROBINSON, Agent des Passagers et du fret pour la division de l'Est, No. 127, rue Saint-François-Xavier, ancien local du bureau de Poste, Montréal.

D. POTTINGER, Surintendant-en-Chef. Moncton, N.-B., 15 nov. 1881. - 52 f.

Advertisement for HOP BITTERS. (A Medicine, not a Drink.) CONTAINS HOPS, BUCHU, MANDRAKE, DANDELION. AND THE PUREST AND BEST MEDICAL QUALITIES OF ALL OTHER BITTERS. THEY CURE All Diseases of the Stomach, Bowels, Blood, Liver, Kidneys, and Urinary Organs, Nervousness, Sleeplessness and especially Female Complaints. \$1000 IN GOLD. Will be paid for a case they will not cure or help, or for anything impure or injurious found in them. Ask your druggist for Hop Bitters and try them before you sleep. Take no other. D. I. C. is an absolute and irresistible cure for Drunkenness, use of opium, tobacco and narcotics. SEND FOR CIRCULAR. All above sold by druggists. Hop Bitters Mfg. Co., Rochester, N. Y., & Toronto, Ont.